
ADÈLE
DE SÉNANGE.



ADELE
DE SÉNANGE,
OU
LETTRES
DE
LORD SYDENHAM.
EN DEUX VOLUMES.

VOL. II.

If thou remembereſt not the flighteſt Folly
That ever Love did make thee run into,
Thou haſt not loved.

SHAKESPEARE.

LONDRES.

Se trouve chez DEBRETT, Piccadilly; HOOK-
HAM, Bond Street; EDWARDS, Pall Mall;
& chez DE BOEFFE, Gerrard Street.

1794.





ERRATA.

VOL. II.

pag. lig.

19 6 éleva, *lisez* élewat.

27 10 cour, *lisez* cours.

31 11 amais, *lisez* jamais.

60 9 eu, *lisez* eue.

92 2 fis, *lisez* fis.

179 1 je, *lisez* je ne.

203 2 apprendse, *lisez* apprendre.

206 12 fini, *lisez* fini.

207 1 crit, *lisez* écrit.

211 13 baifait, *lisez* baifai.

ib ib. soupirans, *lisez* soupirant.

LETTRES
DE
LORD SYDENHAM.

LETTRE XXIII.

Neuilly, ce 31 Août, 2 h. du matin.

IMMEDIATEMENT après le dîner, mon cher Henri, Adèle demanda ses chevaux pour se rendre au couvent. Monsieur de Sénange lui dit d'enmener une de ses femmes, étant trop jeune pour aller seule avec moi. Son innocence n'en avait pas senti la né-

VOL. II.

B

cessité, & ne s'en trouva pas gênée ; tandis que ma raison, en le jugeant convenable, s'y soumettait avec peine. Elle partit gaiement, & je la suivis fort contrarié d'avoir cette femme avec nous. Lorsque nous arrivâmes au couvent, Adèle monta au parloir, & me présenta à la supérieure, qui me reçut avec une bonté extrême. Elle me proposa d'aller, par les dehors de la maison, gagner le mur du jardin, pendant qu'elle viendrait, avec Adèle, me rejoindre par l'intérieur.—Mais, lui dis-je, puisque je vais me retrouver aussitôt que vous dans le monastère, pourquoi ne me laisseriez-vous pas entrer tout simplement avec Madame de Sénange, sans me faire faire, seul, un chemin aussi inutile ? — “ Non,” me répondit-elle en souriant ; “ la même



“ loi qui suppose que vous êtes les
 “ maîtres d’entrer dans nos maisons,
 “ lorsque la cloture est interrompue
 “ par le hasard, nous défend de
 “ vous en ouvrir les portes volon-
 “ tairement. Les esprits forts peu-
 “ vent se conduire par leur juge-
 “ ment ; mais nous, qui sommes
 “ des êtres imparfaits, nous suivons
 “ exactement la règle, sans oser en
 “ interpréter l’esprit, ni permettre
 “ à l’obéissance d’établir des bornes
 “ que, tour à tour, la faiblesse ou
 “ l’exagération voudrait changer.”—

Je conduisis donc Adèle à la porte
 de cloture. Dès qu’elle fut entrée, on
 la referma sur elle, avec un si grand
 bruit de barres de fer & de verroux,
 que mon cœur se ferra comme si je
 n’avais pas dû la revoir dans l’instant
 même. Je me hatai de faire le tour

de la maison, & j'arrivai à cette brèche presqu'aussitôt qu'elles. La supérieure me reçut, accompagnée de deux religieuses qui la suivirent le reste du jour. Peut-être, m'accuserez-vous de folie ; mais véritablement, je sentis une émotion extraordinaire lorsque mon pied se posa sur cette terre consacrée. Dès qu'Adèle me vit dans le jardin, elle me demanda, tout bas, si je serais bien contrarié qu'elle me laissât seul avec ces Dames ; l'amie qui était avec elle le jour où je la rencontrai pour la première fois, étant malade, elle désirait aller la voir.—Il fallut bien y consentir.—Elle se rapprocha de la supérieure, me recommanda à ses soins, à ses bontés, l'embrassa aussi tendrement qu'une fille chérie embrasse sa mère, & me laissa avec cette

digne femme, qui voulut bien me conduire dans l'intérieur du couvent.

“ Notre maison,” me dit-elle,
 “ est, à elle seule, un petit monde
 “ séparé du grand. Nous ne con-
 “ naissons ici, ni le besoin, ni la
 “ fortune. Aucune religieuse ne se
 “ croit pauvre, parce qu’aucune
 “ n’est riche. Tout est égal, tout
 “ est en commun ; ce qui nous est
 “ nécessaire se fait dans la maison.
 “ Les emplois sont distribués suivant
 “ les talens de chacune. Souvent
 “ nous cédon s à leur gout ; quel-
 “ quefois nous le contrarions : car,
 “ si les ames tendres ont besoin d’être
 “ conduites avec douceur, même
 “ pour aimer Dieu, les esprits ar-
 “ dens croyent que, pour gagner le
 “ ciel, il faut une vie pleine d’auf-
 “ térités. Je cherche à connaître

“ leur caractère, sans paraître le de-
 “ viner. Obligée de maintenir l’o-
 “ béissance à la règle de ce monas-
 “ tère, je desirerai que ce soit avec
 “ peu d’effort, & qu’elles soient
 “ heureuses autant qu’il est possible:
 “ toutes le deviennent en les tenant
 “ continuellement occupées du bon-
 “ heur des autres. Les anciennes
 “ sont à la tête de chaque différent
 “ exercice ; ne pouvant plus faire
 “ beaucoup de bien par elles-mêmes,
 “ elles ont au moins la consolation
 “ de le conseiller, d’apprendre aux
 “ jeunes à faire mieux, & ces der-
 “ nières trouvent une sorte de plaisir
 “ dans la déférence qu’elles ont
 “ pour celles d’un âge avancé. L’a-
 “ mour de la vertu a besoin d’ali-
 “ mens, & je regarderais comme
 “ bien à plaindre, celles qui n’au-

“ raient aucun devoir à remplir.” —
 Je voulus tout voir ; elle me mena à
 la roberie (1). Quatre religieuses,
 seules, y faisaient les vêtemens
 de toute la maison. C'était l'heure
 du silence ; elles se leverent sans nous
 regarder, & se remirent à leur ou-
 vrage sans nous parler.—De là, nous
 allâmes à la lingerie : toujours d'aussi
 grands détails & aussi peu de monde
 pour y suffire. La supérieure, m'en
 voyant étonnée, me demanda s'il ne
 fallait pas bien leur ménager de l'oc-
 cupation pour toute l'année. Nous
 parcourûmes ainsi toute la maison.
 Les religieuses me reçurent toujours
 avec la même politesse & le même

(1) Nom de la salle où l'on fait, & serre les
 robes de toutes les Religieuses.

recueillement. Nous arrivâmes jusqu'à l'infirmerie : là, le silence était interrompu ; on ne parlait pas assez haut pour faire du bruit aux malades, mais on s'occupait du soin de les distraire, & même de les amuser. C'était la chambre des convalescentes, ou de celles dont les maladies douloureuses, mais lentes & incurables, ne leur permettaient plus de sortir. Il y avait, dans cette salle immense, des oiseaux, un gros chien, deux chats ; & sur les fenêtres, entre des chassis, des fleurs, de petits arbustes, & des simples. La supérieure m'apprit que leur ordre leur défendait ces amusemens ; “ mais ici,” ajouta-t-elle, “ tout ce qui divise l'attention soulage, & devient un de nos
“ devoirs : lorsque l'esprit ne peut
“ plus être occupé longtems, il a

“ besoin d’être distrait. ” — Il y avait, dans cette chambre comme dans les autres, une vieille religieuse qui présidait au service, & de jeunes qui lui obéissaient. — Nous gagnames les classes ; c’est là que le souvenir d’Adèle me faisoit plus fortement que jamais ; j’aurais voulu voir la place qu’elle occupait, retrouver quelques traces de son séjour dans cette maison ! Avec quel intérêt je regardais ces jeunes filles, que l’affection & l’habitude rendent comme les enfans d’une même famille ! Je les considérais toutes comme les sœurs d’Adèle, & je me sentais, pour chacune, un attrait particulier. Je leur demandai quelle étoit sa meilleure amie ? *c’est moi*, dirent-elles presque toutes à la fois. — Et quelle est celle que Madame de Sénange préférerait ? —

Elles regarderent toutes une jeune personne belle & modeste, qui baissa les yeux en rougissant, paraissant plus embarrassée d'être distinguée qu'elle n'eut été sensible à l'oubli : je fis des vœux pour son bonheur, & pour qu'elle conservat toujours cette heureuse simplicité. Quel étonnant contraste, de voir ces jeunes pensionnaires élevées avec tous les talens qui donnent des succès dans le monde, toutes les vertus qui peuvent les rendre chères à leurs maris, par des femmes qui ont renoncé pour elles-mêmes au monde, au mariage, & qui, cependant, n'oublient rien de ce qui peut les rendre plus aimables ! On leur montre la musique, le dessin, divers instrumens : leur taille, leur figure, leur maintien, sont soignés sans recherche, mais

avec l'attention que pourrait y donner la mere la plus vaine de la beauté de ses filles. Une de ces petites se tenait mal ; la maitresse n'eut qu'à la nommer pour qu'elle se redressât bien vite, & il me parut que si c'était un défaut dans lequel elle retombait souvent, la religieuse avait pris la même habitude de la reprendre, sans humeur & sans négligence, ce qui parvient toujours à corriger. Toutes travaillaient ; une d'elles devidait un écheveau de soie très-fine, & si mêlée, qu'elle ne pouvait pas en venir à bout : enfin, après avoir essayé de toutes les manieres, elle y renonça, prit sa soie & la jetta dans la cheminée. La supérieure fut la ramasser, ouvrit doucement la fenêtre, & la jetta dans la rue : peut-être, lui dit-elle en souriant, quelqu'un, plus patient & plus

pauvre que vous, la ramassera . . . La jeune fille rougit ; & la supérieure, pour ne pas augmenter son embarras, chercha à m'éloigner, en me proposant de me mener voir le service des pauvres. “ Cette institution,” me dit-elle, vous prouvera, j'espère, “ que rien n'échappe à une charité “ bien entendue. Il y a plus d'un “ siecle qu'un vieillard a attaché, à “ notre maison, un bâtiment & des “ fonds, pour recevoir, tous les “ soirs, les payfans que leurs affaires “ ou leur chemin forceraient à passer “ par Paris, & qui, n'ayant point “ d'asyle, seraient exposés à mille “ dangers sans cette ressource. Ils “ n'ont besoin que d'un certificat “ de leurs curés pour être admis, “ mais ils ne peuvent rester que trois “ jours ; car on ne suppose point

“ que leurs affaires doivent les rete-
 “ nir plus longtems. Cependant,
 “ nous ne nous sommes jamais re-
 “ fusées à accorder un plus grand
 “ délai à ceux qui annonçaient de
 “ vrais besoins.” — Tout en mar-
 chant, je lui demandai pourquoi
 elle avait repris cette jeune pension-
 naire devant moi, & cependant sans
 la gronder ? — “ Il y a peu de jours
 “ qu’elle est avec nous,” me répon-
 “ dit-elle, “ & elle avait besoin
 “ d’une leçon. Pour rien au monde
 “ je ne l’aurais reprise, devant per-
 “ sonne, d’une faute réelle. Le
 “ mystère avec lequel les instituteurs
 “ cachent les torts graves, augmente
 “ la honte & les remords des élèves;
 “ mais pour les étourderies de la
 “ jeunesse, les mauvaises habitudes,
 “ les distractions, nous croyons que

“ tout ce qui peut imprimer un plus
 “ long souvenir doit être employé :
 “ je ne l’ai pas grondée, parce qu’elle
 “ n’avait rien fait de mal en foi, &
 “ qu’il faut garder la sévérité pour
 “ des occasions vraiment reprehén-
 “ sibles. Les enfans ont toutes les
 “ passions en miniature. Leur vie
 “ est, comme celle des personnes
 “ faites, partagée entre *le mal*, *le*
 “ *bien*, & *le mieux*. Nous repre-
 “ nons rigoureusement celles qui
 “ annoncent des dispositions facheu-
 “ ses ; nous montrons, nous con-
 “ seillons doucement le bien ; ce
 “ n’est pas l’obéissance, mais le gout
 “ qui doit y porter ; & nous louons,
 “ nous chérifions celles qui, plus
 “ avancées, croient à la perfection
 “ & la cherchent.” — Nous arrivâmes
 à l’hôpital : représentez-vous, Henri,

une voute immense, éclairée par trois lampes, placées à une si juste distance les unes des autres, que le jour y était suffisant, quoique la lumière y fut sans éclat. Une table fort étroite, & se prolongeant sur toute la longueur de la salle, était couverte de nappes très blanches. Une centaine de pauvres étaient assis auprès, tous rangés sur la même ligne. On avait écrit, sur les murs, des sentences des livres saints, qui invitaient à la charité, & à ne jamais manquer l'occasion d'une bonne action. Dans le milieu de cette salle, était un prie-dieu ; auprès, un socle sur lequel on avait posé un grand bassin rempli d'une soupe, assez épaisse pour les nourrir, & cependant fort appétissante. La supérieure la servit, & quatre jeunes religieuses

lui apportaient promptement, & successivement, de petites écuelles de terre qu'elle emplissait, & qu'elles reportaient à chaque pauvre : ensuite on leur donna, à chacun, un petit plat plein d'un ragout mêlé de viande & de légumes, avec deux livres de pain bis-blanc. Pendant leur repas, une jeune pensionnaire fit, tout haut, une lecture de piété. Le grand silence qui régnait dans cette salle prouvait également la reconnaissance du pauvre & le respect des religieuses pour le malheur. Je m'informai, avec soin, des revenus & des dépenses de cet établissement. Vous seriez étonné, du peu qu'il en coûte pour faire autant de bien. A ma prière, la supérieure entra dans les plus grands détails. Avec quelle modestie elle passait sur les peines que devait

lui donner une surveillance aussi étendue ! c'était toujours, *des usages qu'elle avait trouvés, des exemples qu'elle avait reçus, des secours & des consolations que ses religieuses lui donnaient.* “ Une des premières règles
 “ de cette maison,” me dit - elle,
 “ est de ne rien perdre, de croire
 “ que tout peut servir : par exemple,
 “ après le diner de nos pensionnaires,
 “ une religieuse a le soin de ramasser,
 “ dans une serviette, tous les petits
 “ morceaux de pain que les enfans
 “ laissent; car la gourmandise trouve
 “ à se placer, même en ne mangeant
 “ que du pain sec ; & je suis toujours
 “ étonnée du choix & des différences
 “ qu'elles y trouvent. On
 “ porte ces restes dans le bassin des
 “ pauvres : une pensionnaire fuit
 “ toujours la religieuse qui se garde

“ bien de lui dire, *regardez*, mais
 “ qui lui montre que tout est utile.
 “ Travaillent elles ? le plus petit
 “ chiffon, un bout de fil est ferré,
 “ & finit toujours par être employé.
 “ En leur faisant ainsi pratiquer en-
 “ semble la charité qui ne refuse
 “ aucun malheureux, & l'économie
 “ qui seule nous met en état de les
 “ secourir, elles apprennent de bonne
 “ heure qu'avec de l'ordre, la for-
 “ tune la plus bornée peut encore
 “ faire du bien ; & qu'avec de l'at-
 “ tention, les riches en font chaque
 “ jour davantage.” —Après le souper,
 qui dura une demi-heure, tous les
 pauvres se mirent à genoux, & la
 plus jeune des religieuses se mettant
 aussi à genoux devant le prie - dieu,
 fit tout haut la prière, à laquelle ils
 répondirent avec une dévotion, que

leur gratitude augmentait sûrement. Je fus frappé de la voix douce & tendre de cette religieuse ; la pâleur de la mort était sur son visage : elle me parut si faible, que je craignais qu'elle n'éleva la voix. Après la prière, je lui demandai s'il y avait longtems qu'elle avait prononcé ses vœux ? *il y a six mois*, me répondit-elle, &, après un long soupir, elle ajouta : *j'étais bien jeune alors !.....* & elle s'éloigna.—Ah ! m'écriai-je en me rapprochant de la supérieure, y en aurait-il parmi vous qui fussent malheureuses ?—“ Ne m'interrogez pas sur ma plus grande peine,” me dit-elle en rougissant ; veuillez “ croire seulement qu'alors ce ne “ serait pas ma faute, que je leur “ donnerais toutes les consolations “ qui seraient en ma puissance.

“ Leurs vertus, leur résignation
 “ peuvent les rendre heureuses sans
 “ moi; mais elles ne sauraient avoir
 “ de peines que je ne les partage.
 “ Comme la plus simple religieuse,
 “ je n’ai que ma voix pour les ad-
 “ mettre ou les refuser. Celles
 “ qu’une véritable dévotion déter-
 “ mine, sont parfaitement heureuses;
 “ mais il est de jeunes novices qu’un
 “ excès de ferveur trompe elles-
 “ mêmes : d’autres qui, se fiant à
 “ leur courage, renoncent au monde
 “ pour des intérêts de famille, &
 “ nous le cachent avec soin. Le
 “ sort des religieuses qui se repen-
 “ tent est d’autant plus à plaindre,
 “ que notre état est le seul, dans
 “ la vie, où il n’y ait jamais de
 “ changement & aucune espé-
 “ rance !” — Comme elle disait ces

mots, Adèle revint avec deux ou trois de ses jeunes compagnes. Ni son retour, ni leur gaieté, n'effacerent point la tristesse que m'avaient inspirée les dernières paroles de la supérieure. J'en étais encore affecté, lorsqu'elle nous avertit que le souper des pauvres étant fini, il fallait leur laisser prendre un repos dont ils avaient besoin ; & après nous avoir dit adieu, avoir encore embrassé Adèle, qu'elle appelait *sa chère fille*, elle regagna une grande porte de fer qui sépare l'hôpital de l'intérieur du couvent. Elle y entra, & la referma sur elle, avec ce même bruit de véroux, de triple ferrure, qui ne ressemblait que trop à une prison. Je pensai à la douleur que devait éprouver cette jeune religieuse, quand chaque jour, ce

bruit lui renouvelait le sentiment & le regret de son esclavage.

Lorsque nous arrivâmes à Neuilly, Monsieur de Sénange se fit traîner au-devant de nous, & reçut Adèle avec un plaisir qui prouvait bien l'ennui que lui avait causé son absence : *bon jour, mes enfans*, nous dit-il avec joie : mon cœur tressaillit en l'entendant nous unir, quoique ce fut sûrement sans y avoir pensé. Je lui rendis compte de tout ce que j'avais vu, des impressions que j'avais ressenties ; mais quand j'arrivai à cette jeune religieuse, j'osai le remercier d'avoir sauvé Adèle d'un pareil sort. Sans vous, lui dis-je vivement, sans vous, dans six mois, elle aurait été bien malheureuse !— & malheureuse pour toujours, me répondit-il !—Il la regarda avec at-

tendriſſement; ſon viſage étoit ſerein, mais des larmes tombaient de ſes yeux. Adèle, entraînée par tant de bonté, ſe jeta à genoux devant lui, baiſa ſa main avec une tendre reconnaissance. “ Ma chere enfant,” lui dit-il en la preſſant contre ſon cœur, “ dites-moi que vous ne regrettez pas notre union ; je ne veux que votre bonheur ; cherchez, demandez-moi tout ce qui pourra y ajouter ! ” — Tant d’é-motions firent mal à ce bon vieillard ; il pleurait & tremblait, ſans pouvoir parler davantage. Je fis éloigner Adèle, & je donnai à M. de Sénange tous les ſoins que je pus imaginer ; mais il fallut le porter dans ſon lit. Lorfqu’il fut un peu calmé, il s’endormit. Je revins dans ma chambre, où il me fut impoſſible de trouver le re-

pos. J'ai lu, je me suis promené, je vous écris depuis trois heures, il en est cinq, & le sommeil est encore bien loin ! cependant, je suis tranquille, heureux, sans remords. Il n'est plus nécessaire que je m'éloigne; j'avais trop peu de confiance en moi-même. Serait-il possible que mon cœur éprouvat jamais un sentiment dont cet excellent homme eut à se plaindre.

LETTRE XXIV.

Neuilly, ce 1er 7bre 2 h. après midi.

VOUS, mon cher Henri, qui avez eu si souvent à supporter ma détestable humeur, jouissez de la situation nouvelle dans laquelle je me trouve. Je suis content de moi, content des autres, j'aime, j'estime tout ce qui m'environne ; je reçois des preuves continuelles que j'ai inspiré les mêmes sentimens ! que faut-il de plus pour le bonheur ? ... Ce matin, l'esprit encore fortement occupé de tout ce que j'avais vu dans le couvent d'Adèle, j'ai écrit à la supérieure pour lui demander la

VOL. II.

C

permission d'augmenter la fondation de l'hôpital. On y garde, comme je vous l'ai dit, les voyageurs pendant trois jours, & le quatrième ils sont obligés de quitter la maison; c'est de ce quatrième jour que je me suis occupé. J'ai offert une somme assez considérable pour que l'on puisse leur donner de quoi faire deux jours de route. A l'obligation qu'ils doivent avoir pour l'asyle qui leur a été accordé, ils ajouteront une reconnaissance, peut-être plus vive encore, pour le secours qu'ils recevront au moment de leur départ. Quand un homme se trouve seul, il est bien plus sensible aux services qu'on lui rend, & dont il jouit, que lorsqu'il partage la même obligation avec beaucoup d'autres : car alors il croit seulement que c'est un devoir qui a

été rempli. — J'ai prié l'Abesse de donner cette aumone au nom d'Adèle de Joyeuse. Pour une bonne œuvre, pour des prières, pour des vœux, quoique j'aime M. de Sénange, j'ai eu plus de plaisir à employer le nom de fille d'Adèle. — Adèle m'occupe uniquement : parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement sentie, je tremble que le cour de sa vie n'en soit pas exempt ; je voudrais qu'il me fut possible de supporter toutes celles qui lui sont réservées ! s'attendrit-on sur la maladie, la mort d'une jeune personne enlevée au monde avant le tems ? je frémis pour Adèle : sa fraîcheur, sa jeunesse, ne me rassurent point assez, je voudrais lui donner de ma vie ! & si le mot de *bonheur* est prononcé devant moi, mon cœur s'émeut, je forme

le vœu sincère qu'elle jouisse de tout celui qui m'est destiné !.... Enfin, je l'aime jusqu'à sentir que je ne puis plus souffrir que de ses peines, ni être heureux que par elle ! — Après avoir fait partir ma lettre pour le couvent, je suis descendu chez Monsieur de Sénange : j'avais apparemment cet air satisfait qui suit toujours les bonnes actions ; car il a été le premier à le remarquer & à m'en faire compliment. Pour Adèle, elle m'en a tout simplement demandé la raison ; je n'ai pas voulu la donner, quoique je convinsse qu'il y en eût une qui me touchait vivement. Elle s'est épuisée en recherches, en conjectures. Sa curiosité amusait beaucoup le bon vieillard ; mais elle est restée confondue de me voir rire, de m'entendre la prier de me féliciter, & l'affurer, en même tems, que non

seulement je n'avais vu personne, mais que je n'avais reçu aucune lettre ! — Alors, feignant d'être effrayée, elle me dit que mes accès de tristesse ou de gaieté avaient des symptômes de folie auxquels il fallait prendre garde. Elle se moqua de moi avec beaucoup de grace, sa bonne humeur ajouta encore à la mienne. Le déjeuner durant trois fois plus qu'à l'ordinaire, mon valet de chambre eut le tems de me rapporter la réponse de la supérieure, qu'il me remit sans me dire de quelle part. — C'est pour le coup, que la curiosité d'Adèle fut à son comble : mais voulant continuer ce badinage, je mis cette lettre dans ma poche sans l'ouvrir. — Adèle me regardait avec inquiétude, me traitant toujours comme un homme en démence ; enfin, cette

plaisanterie se prolongea sans perdre de sa grace. Mais, mon cher Henri, malgré votre gout pour les détails, je ne vous répéterai point toutes les bêtises qu'elle nous fit dire, & dont nous nous amusâmes également tous les trois. Qui sait si, lorsque vous lirez cette lettre, vous ne ferez point triste, de mauvaise humeur, & si les éclats de notre joie ne vous donneront point votre sourire dédaigneux !—Du reste, j'étais si disposé à m'amuser, que Monsieur de Sénange fut obligé de nous dire plusieurs fois, qu'ayant du monde à diner, Adèle aurait à peine le tems de faire sa toilette.

LETTRE XXV.

Neuilly, ce 2 Septembre.

NOTRE journée, mon cher Henri, se termina hier aussi ridiculement qu'elle avait commencé. Lorsque j'entrai dans le salon, Adèle courut au-devant de moi & me dit, tout bas, de venir écouter la personne du monde la plus extraordinaire ; une personne qui ne parle point sans placer trois mots, presque synonymes, l'un après l'autre ; toujours trois, me dit-elle, amais plus, jamais moins ; & se rapprochant d'un homme jeune encore, ayant l'air froid, même un peu sauvage,

dont tous les mouvemens étaient lents & toutes les expressions exagérées, elle me le présenta comme un parent de Monsieur de Sénange.— “ Monsieur,” me dit-il, “ vous pouvez compter sur toute ma considération, ma déférence, & mes égards.”—Je m’assis près de lui : Adèle me demanda si enfin j’avais lu cette lettre que j’avais reçue avec tant de mystère ? Ce Monsieur s’empressa d’assurer que j’étais certainement trop poli, gracieux, & civil, pour ne pas prévenir ses desirs! —Je lui répondis que les Anglais n’étaient pas si galants. —Ils ont raison, dit-il, car peut-être plaisent-ils davantage par leur ingénuité, leur sincérité, leur rudesse. — Pourquoi *rudesse*, lui demandai-je avec étonnement ?—Monsieur, me répondit-

il, nous appellons souvent rudesse, & surement mal-à-propos, leur vérité, leur franchise, & leur loyauté! — Adèle riait comme une folle, jusqu'au point de m'embarrasser ; mais au lieu de s'appercevoir qu'elle se moquait de lui, il trouvait sa gaieté, son enjouement, & sa joie admirables ! Enfin, on avertit qu'on avait servi ; Adèle le fit asseoir à table près d'elle, & s'en occupa tout le diner. Elle avait cependant assez de peine à le faire causer ; car il est extrêmement sérieux, ne parlant presque jamais que lorsqu'on l'interroge, mais répondant toujours avec la même éloquence. Pendant le repas, il ne mangea ni ne refusa rien indifféremment ; ce qu'il préférait était toujours sain, salubre, & fortifiant ; ce qui lui faisait mal était positivement

dont tous les mouvemens étaient lents & toutes les expressions exagérées, elle me le présenta comme un parent de Monsieur de Sénange.—
 “ Monsieur,” me dit-il, “ vous
 “ pouvez compter sur toute ma
 “ considération, ma déférence, &
 “ mes égards.”—Je m’assis près de
 lui : Adèle me demanda si enfin j’avais lu cette lettre que j’avais reçue avec tant de mystère ? Ce Monsieur s’empressa d’assurer que j’étais certainement trop poli, gracieux, & civil, pour ne pas prévenir ses desirs !
 —Je lui répondis que les Anglais n’étaient pas si galants.—Ils ont raison, dit-il, car peut-être plaisent-ils davantage par leur ingénuité, leur sincérité, leur rudesse. — Pourquoi *rudesse*, lui demandai-je avec étonnement ?—Monsieur, me répondit-

il, nous appellons souvent rudesse, & furement mal-à-propos, leur vérité, leur franchise, & leur loyauté! —Adèle riait comme une folle, jusqu'au point de m'embarrasser ; mais au lieu de s'appercevoir qu'elle se moquait de lui, il trouvait sa gaieté, son enjouement, & sa joie admirables ! Enfin, on avertit qu'on avait servi ; Adèle le fit asseoir à table près d'elle, & s'en occupa tout le diner. Elle avait cependant assez de peine à le faire causer ; car il est extrêmement sérieux, ne parlant presque jamais que lorsqu'on l'interroge, mais répondant toujours avec la même éloquence. Pendant le repas, il ne mangea ni ne refusa rien indifféremment ; ce qu'il préférait était toujours sain, salubre, & fortifiant ; ce qui lui faisait mal était positivement

indigeste, pesant, & lourd. Au moment de son départ, Adèle lui demanda de revenir souvent ; il l'assura que la gratitude, la reconnaissance, & l'inclination, l'y portaient autant que sa soumission, son respect & son dévouement. Après m'avoir demandé la permission de soigner, rechercher, cultiver ma connaissance, il se retourna vers M. de Sénange, & lui dit, que le mariage qui, chez les autres, lui avait toujours paru mériter la raillerie, la plaisanterie, le ridicule, chez lui inspirait le desir, l'envie, & la jalousie ; &, mettant ses pieds à la troisième position, une main dans sa veste, de l'autre saluant tout le monde avec satisfaction, il s'en alla. Adèle le conduisit, en le priant encore de revenir souvent. Je voulus lui parler un peu de cette

disposition à la moquerie, de cette manière de s'en préparer les occasions; je lui en fis quelques reproches, mais prenant le même ton que ce Monsieur, elle me pria de la laisser rire, s'amuser, se divertir, & de n'être pas plus pédant, prêchant, grondant, qu'il n'était lui-même. Elle faisait des rires si extravagans, que sa gaieté me gagna : en dépit de moi, je lui abandonnai ce parent qui, malgré ses ridicules, me paraît un fort bon homme. — Que je suis devenu faible, Henri ! autrefois, ce persiflage m'aurait été insupportable ; & aujourd'hui, non seulement il m'a amusé, mais je l'ai même imité un instant. — Lorsque tout le monde fut parti, Adèle voulut profiter du peu de jour qui restait pour aller se promener. A

peine fumes nous seuls, qu'elle me reparla de cette lettre. Je m'amusai à l'impatiser encore quelques momens, puis tirant la lettre de ma poche, je la lui présentai telle qu'on me l'avait remise le matin ; car je ne fais quelle complaisance m'avait empêché de l'ouvrir. Elle brisa le cachet ; nous nous assimes au bord de la riviere, & nous la lumes tous deux ensemble. La supérieure me mandait qu'elle avait fait assembler la communauté, que ses religieuses acceptaient, avec gratitude, la donation que je leur faisais au nom d'Adèle. Sa reconnaissance avait quelque chose de noble & d'affectueux qui n'était point mêlé de cet étonnement dont les gens du monde accompagnent presque toujours leurs éloges ou leurs remerciemens. Je

présentai aussi, à Adèle, une copie de la lettre que j'avais écrite à la supérieure. “ Pardonnez - moi, ” lui dis - je vivement, “ pardonnez “ moi d'avoir pris votre nom sans vous “ le dire. Cette bonne œuvre eut “ été plus parfaite si vous l'eussiez “ dirigée ; mais je n'ai pas eu le tems “ de vous consulter. Entraîné par “ mon cœur, j'ai désiré, & aussitôt “ j'ai voulu que votre nom fut con- “ nu & invoqué par les malheu- “ reux Que le pauvre, ” lui dis-je en passant mes bras autour d'elle, “ que le pauvre fatigué re- “ garde s'il ne découvre point votre “ demeure ! Qu'il tache d'y arriver, “ la quitte avec regret, & se re- “ tourne souvent, en s'en allant, “ pour la revoir encore & vous com- “ bler de bénédictions ! ” Adèle

m'écoutait avec une espèce de ravissement. Elle était si émue que, lorsque j'eus cessé de parler, elle laissa tomber sa tête sur moi ; nos visages se touchèrent, nos larmes se confondirent, mes bras l'entouraient encore ! je la pressai contre mon cœur, en me promettant intérieurement de respecter en elle la femme de mon ami, peut-être la mienne un jour, lorsque la disproportion énorme des âges lui rendra sa liberté.—Adèle, loin de penser à me faire de froids remerciemens, me demanda, avec émotion, de lui apprendre à faire le bien, à mieux user de sa fortune ! Nous promîmes ensemble de ne jamais manquer l'occasion d'une bonne action !.... & nous regagnâmes doucement la maison, où nous passâmes le reste de la

foirée, contens l'un de l'autre, occupés de Monsieur de Sénange, & desirant également de le rendre heureux.

LETTRE XXVI.

Neuilly, ce 4 Septembre.

CE matin je suis descendu, avant huit heures, dans le parc : je m'y promenais depuis quelques instans, lorsque je vis Adèle ouvrir sa fenêtre & paraître en bonnet de nuit. Elle ota son bandeau, & tous les cheveux retombant en grosses boucles, couvrirent aussitôt son visage & sa taille. J'avançai jusques sous les fenêtres : elle me fit signe de ne point parler, dans la crainte d'éveiller Monsieur de Sénange, dont l'appartement est au dessous du sien Henri, que j'aime ce langage par signe ! les

gestes d'une jeune personne ont tant de grace, elle fait tant de signes de trop, de peur de n'être pas entendue ! Pour me faire comprendre de ne point parler, Adèle avançait un de ses jolis bras, qu'elle baissait sur moi comme pour me fermer la bouche ; & elle plaçait, en même tems, un de ses doigts sur ses levres. Avec des signes, on ne peut pas marquer les nuances. Pour me dire seulement un mot obligeant, comme j'avais l'air de ne pas la comprendre, elle finissait par me faire des signes d'amitié : elle appuyait la main sur son cœur pour me faire des signes de bonne foi ; & puis toutes ses petites impatiences lorsqu'elle ne s'était pas fait entendre !.... Je lui montrai le ciel qui était azuré : pas un seul nuage : je regardais la fenêtre, faisais

quelques pas du côté de l'île, & regardais sa fenêtre encore, lorsque je n'y vis plus Adèle. Alors, quoiqu'elle ne m'eût pas dit un mot, je fus l'attendre au bas de son escalier. Elle arriva bientôt, n'ayant qu'un simple déshabillé de mousseline blanche, qui marquait bien sa taille : un grand fichu la couvrait : il n'était que posé sans être attaché. Qu'elle était jolie, Henri ! je me repentis presque de l'avoir engagée à descendre !..... Lorsque nous fumes arrivés au bord de la rivière, elle voulut bien se confier à mes soins. Nous sommes d'étranges créatures ! A peine Adèle fut-elle dans cette petite barque, au milieu de l'eau, seule avec moi, que je crus qu'elle était plus à moi, que je pouvais en disposer davantage ; c'était presque

mon Adèle ! Ah ! que nous devenons enfans dès que nous aimons ! combien de grands plaisirs & de grandes peines naissent des plus petits événemens de notre vie !... Nous arrivâmes au bord de l'île ; je rattachai le bateau, & nous nous enfonçâmes dans les jardins. Les ouvriers n'y étaient pas encore ; il n'y avait pas le plus léger bruit. Après quelques momens de silence, nous avons parlé, pour la première fois, du jour où je l'avais rencontrée aux Champs Elisées. C'est en même tems que nous avons osé, tous deux, nous le rappeler. Je l'ai priée de m'apprendre tout ce qui l'avait intéressée avant que je la connusse : elle s'est assise sur le gazon, m'a permis de me mettre à côté d'elle, & m'a raconté sa première enfance, le mo-

ment où elle est entrée au couvent ; l'oubli, l'indifférence de sa mère, qu'elle tachait d'excuser ; les soins, la tendresse des religieuses ; enfin, sa première entrevue avec Monsieur de Sénange, les visites qu'il lui faisait ensuite. Quand elle ne parlait que d'elle, elle était courte, ne disait qu'un mot ; mais lorsque ses compagnes entraient pour quelque chose dans ses plaisirs, elle était longue, diffuse, n'oubliait pas une petite circonstance. Les plaisirs de l'enfance sont si vrais, si vifs, que les plus petits détails intéressent... Je veux, mon cher Henri, vous faire aimer une scène d'un parloir de couvent :—

“ A la seconde visite de Monsieur
 “ de Sénange, j'étais,” me dit Adèle,
 “ à la fenêtre de la supérieure,
 “ lorsque nous le vîmes entrer dans

“ la cour ; on sortit de son carosse
 “ une quantité énorme de paniers
 “ remplis de fruits, de gateaux, &
 “ de bonbons : mes compagnes fe-
 “ faient des cris de joie a la vue de
 “ tant de bonnes choses. Je fus
 “ au parloir de la supérieure, mais
 “ j’y arrivai longtems avant qu’il
 “ eut pu monter l’escalier. Je le
 “ reçus de mon mieux : on posa
 “ tous ces paniers sur une table
 “ près de la grille, & je demandai à
 “ Monsieur de Sénange la permis-
 “ sion d’aller chercher mes compa-
 “ gnes qui, étant à gouter, pren-
 “ draient chacune ce qu’elles aime-
 “ raient le plus. La supérieure le
 “ permit, & je courus les appeller.
 “ Elles vinrent toutes, & après avoir
 “ fait une révérence bien profonde,
 “ bien sérieuse, un peu gauche,

“ elles s’approcherent de lui ; mais
 “ la vue des paniers fit bientôt dis-
 “ paraître cet air cérémonieux.
 “ Comme il était impossible de les
 “ faire entrer par la grille, chacune
 “ passait sa main à travers les bar-
 “ reaux, & prenait, comme elle
 “ pouvait, les fruits dont elle avait
 “ envie. Nous mangeames notre
 “ gouter avec une gaité qui amusa
 “ beaucoup Monsieur de Sénange :
 “ il resta fort longtems avec nous ;
 “ & quand il s’en alla, nous le pri-
 “ ames toutes de revenir le plutôt
 “ possible. Il nous demanda, en
 “ souriant, lequel nous préférions,
 “ qu’il vint sans le gouter, ou le
 “ gouter sans lui ? Ces demoiselles
 “ reprirent leur air poli pour l’assu-
 “ rer qu’elles aimaient bien mieux
 “ le revoir — *Et vous, Adèle,*” me

dit-il ? — “ Moi,” répondis - je en
fouriant ? “ je regretterai beaucoup
“ l’absent, quelque’il soit.—Ma fran-
“ chise le fit rire ; il promit de re-
“ venir bientôt, & de ne rien séparer.
“ Pendant huit jours, nous ne par-
“ lames que de lui. Toutes les
“ pensionnaires auraient voulu l’a-
“ voir pour leur pere, leur oncle,
“ leur cousin ; mais, s’il faut être
“ vraie, aucune ne pensait qu’on
“ put l’épouser. Nous nous étions
“ accoutumées bien vite à le regarder
“ comme un ancien ami.... Il fallait
“ qu’il m’eut distinguée ; car un
“ jour il me demanda si je serais
“ bien aise d’être sa femme ? Je
“ l’assurai que oui, mais sans y faire
“ grande attention. Peu de jours
“ après, ma mere écrivit à la supé-
“ rieure qu’elle allait me prendre

“ chez elle. Nous étions à la ré-
“ création, lorsqu'elle vint m'an-
“ noncer cette triste nouvelle. Ce
“ fut véritablement un malheur gé-
“ néral : toutes mes compagnes
“ quitterent leurs jeux, m'entou-
“ rerent, & nous pleurames toutes
“ ensemble. Une vieille femme de
“ chambre de ma mere vint me
“ chercher : mes regrets étaient si
“ vifs que, quoique ce fut pour la
“ première fois que je sortisse du
“ couvent, rien ne me frappa : j'é-
“ tais la tête cachée dans mon mou-
“ choir, étouffée par mes sanglots.
“ Je ne fais pas encore quel acci-
“ dent fit renverser notre voiture,
“ car je ne me souviens que du mo-
“ ment où vous vintes nous secourir.
“ je n'ai pas oublié l'intérêt que vous
“ me témoignates ; & le jour où je

“ vous apperçus à l’opéra, j’éprou-
 “ vai un plaisir sensible. Quelque
 “ chose eut manqué au reste de ma
 “ vie, si je ne vous avais jamais
 “ retrouvé. A peine étais - je dans
 “ la chambre de ma mere, qu’elle
 “ me dit séchement de m’asseoir
 “ près d’elle & de l’écouter : je lui
 “ trouvai un air solennel qui m’ef-
 “ fraya si fort, qu’il était impossible
 “ que la chose qu’elle avait à m’an-
 “ noncer ne me parut pas douce en
 “ comparaison de mes craintes; aussi,
 “ lorsqu’elle m’apprit qu’il ne s’a-
 “ gissait que d’épouser Monsieur de
 “ Sénange, y consentis-je avec joie.
 “ A peine eut - elle mon aveu,
 “ qu’elle voulut bien me renvoyer
 “ au couvent, où je restai jusqu’au
 “ jour de la célébration. En ren-
 “ trant dans la maison, j’appris à la

“ supérieure mon prochain établisse.
 “ ment : elle me regarda avec des
 “ yeux où la pitié était peinte ; sa
 “ compassion m’effraya ; & , sans
 “ savoir pourquoi , je m’affligeai dès
 “ qu’elle parut me plaindre. En la
 “ quittant , j’allai faire part de mon
 “ mariage à mes compagnes : elles
 “ l’apprirent aussi avec un étonne-
 “ ment mêlé de tristesse. Cette
 “ impression me gagna ; j’étais in-
 “ quiète , indécise ; & , dans ce
 “ moment , l’on m’aurait rendu un
 “ grand service en m’assurant posi-
 “ tivement que j’étais fort heureuse
 “ ou très à plaindre. Cependant ,
 “ peu à peu , réfléchissant sur la
 “ bonté de Monsieur de Sénange ,
 “ mes amies se flatterent que je
 “ pourrais être heureuse ; le len-
 “ demain il m’écrivit une lettre si

“ touchante, dans laquelle il pa-
 “ raissait désirer si sincèrement, si
 “ vivement mon bonheur, qu’elle
 “ me rendit toute ma confiance. Je
 “ me rappelle encore, avec plaisir,
 “ la complaisance qu’il eut pour moi,
 “ lorsque nos deux familles étaient
 “ réunies pour lire mon contrat de
 “ mariage. Pendant cette lecture,
 “ qui était une affaire si importante,
 “ vous ferez peut-être étonné d’ap-
 “ prendre que je n’étais occupée que
 “ du desir de faire signer, à la su-
 “ périeure & à mes compagnes,
 “ l’acte qui disposait de moi. N’o-
 “ sant pas en parler à ma mere, je
 “ le demandai, tout bas, à Monsieur
 “ de Sénange, & il le proposa, le
 “ voulut, comme si c’était lui qui
 “ en eut eu la pensée. La supérieure
 “ vint donc avec les pensionnaires;

“ elles fignerent toutes, en faisant
 “ des vœux pour mon bonheur ;
 “ vœux sinceres, qui ont été exau-
 “ cés ! Lorsque les notaires eurent
 “ emporté cet acte, qui m’était de-
 “ venu précieux par les noms dont
 “ il était couvert, je vis entrer
 “ quatre valets de chambre de Mon-
 “ sieur de Sénange, portant des cor-
 “ beilles magnifiques, remplies de
 “ présens de noces. Les bonnets,
 “ les parures, enchanterent mes
 “ compagnes ; les plus beaux bijoux
 “ m’étaient donnés : ma mere m’en
 “ apprenait la valeur, & se char-
 “ geait de mes remercimens. La
 “ troisieme corbeille renfermait les
 “ diamans qu’on admira beaucoup,
 “ & dont ma mere me para aussitot :
 “ mais ce qui étonna davantage, fut
 “ une paire de bracelets de perles

“ de la plus grande beauté : ce sont
 “ les bracelets,” me dit-elle en riant,
 “ que je portais le jour où je vous
 “ vis à l’opéra Mes compa-
 “ gnes,” ajouta - t - elle, “ furent
 “ charmées de me voir aussi brillante.
 “ La quatrième corbeille était rem-
 “ plie de jolies bagatelles ; c’était
 “ des présens pour chacune d’elles,
 “ car Monsieur de Sénange n’ou-
 “ bliait rien. Mon frère proposa
 “ d’en faire une loterie le lende-
 “ main : cette idée fut adoptée avec
 “ joie, & nous nous séparâmes fort
 “ contents les uns des autres : la
 “ loterie fut tirée, & le hasard, que
 “ je dirigeai, donna, à chacune de
 “ mes compagnes, ce qu’elles au-
 “ raient choisi. J’obtins d’être ma-
 “ riée dans l’église de mon couvent.
 “ A très peu de différence près,

“ toutes mes journées se passèrent
 “ ensuite comme celles dont vous
 “ avez été le témoin. Depuis votre
 “ arrivée, il y a un intérêt de plus;
 “ & il est vif, je vous assure; car je
 “ ferais fort étonné si, après moi,
 “ vous n’étiez pas ce que Monsieur
 “ de Sénange aime le mieux.” — Elle
 s’arrêta en disant ces mots, auxquels
 j’aurais bien voulu changer quelque
 chose. — Un ouvrier nous apprit qu’il
 était onze heures. Nous courumes
 au bateau : Adèle était inquiète de
 s’être oubliée si longtems, & ne sa-
 chant pas trop comment excuser une
 pareille étourderie; car Monsieur de
 Sénange déjeune toujours à dix heu-
 res précises. — En entrant dans le
 salon, nous le trouvâmes assis dans
 son grand fauteuil, & lisant. Il prit
 son chocolat sans nous parler : Adèle

but une tasse de thé, nous restâmes dans le plus grand silence. Le déjeuner fini, il reprit son livre; Adèle apporta son ouvrage près de lui; je remontai dans ma chambre.—Je suis un peu embarrassé de ma contenance: le froid silence de Monsieur de Sénange me glace au point de ne pouvoir lui dire une parole. S'il ne me parle pas le premier! je me reprocherai toute ma vie de lui avoir fait de la peine.—Je vous écrirai ce soir, comment notre entrevue se sera passée.

LETTRE XXVII.

Ce 4 Septembre au soir.

AU lieu de descendre à trois heures, comme à mon ordinaire, j'ai patiemment attendu qu'on vint me chercher pour dîner, car j'aurais été trop embarrassé de me retrouver, peut-être seul, avec Monsieur de Sénange, sans savoir s'il était encore fâché ; au lieu que dans la salle à manger, tout fait diversion. Les gens timides savent seuls combien on est heureux, quelquefois, d'avoir à dire qu'une soupe est trop chaude, un poulet trop froid : chaque plat peut devenir un sujet de conversation ;

& je ne pouvais guere compter sur mon esprit pour me fournir quelque chose de plus brillant. Mais, comme rien n'arrive jamais ainsi que je le prévois, ou que je le desire, en descendant, les gens m'avertirent qu'on m'attendait pour venir se mettre à table : je fus donc obligé d'entrer dans le salon. Dès qu'Adèle me vit elle se leva, & donna le bras à Monsieur de Sénange pour le mener diner : je me rangeai sur leur passage, &, lorsqu'ils furent devant moi, je leur fis une profonde révérence Apparemment que, sans m'en appercevoir, j'avais supprimé, depuis longtems, cette politesse cérémonieuse, car Monsieur de Sénange s'arrêta avec étonnement, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds, & me rendit

mon salut d'une manière si affectée, qu'Adèle fit un grand éclat de rire. Il sourit aussi ; “ venez,” me dit-il, “ en prenant mon bras, “ mais ne la laissez plus s'oublier “ si longtems ; elle ne fait pas “ encore combien le monde est “ méchant, & vous seriez inexcusable de la rendre l'objet d'une “ calomnie.” — Je voulus lui répondre, il ne le permit pas, & nous fumes nous mettre à table.—Pendant le repas, il me parla avec encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire, traita Adèle avec plus de considération, lui demandant souvent son avis, même sur des choses indifférentes ; & regardant ses gens avec un sérieux, une dignité que je ne lui avais pas encore vue ; il me prouva qu'il fallait rappeler leur respect, si l'on

voulait imposer silence à leurs malignes observations.—Quoiqu'il vint beaucoup de monde après diner, Adèle trouva moyen de m'apprendre que, le matin, Monsieur de Sénange étant resté encore longtems sans lui parler, cela lui avait fait tant de peine, qu'elle s'était mise à pleurer sans rien dire non plus ; & qu'alors, lui ayant demandé ce qu'elle avait, elle lui avait répondu qu'elle craignait de l'avoir fâché.—Non, reprit il ; mais j'ai été affligé que vous m'ayez tout à fait oublié. — Elle l'assura que jamais elle n'avait été plus occupée de lui, & lui raconta tout ce qu'elle m'avait dit de son mariage, de sa reconnaissance, des pensionnaires, des gouters. “ A mesure que je lui parlais,” me dit-elle, “ la sérénité revenait sur son visage.

— *Je vous crois*, a-t-il répondu, *mais ceux qui ne vous connaissent pas auraient pu interpréter bien mal une promenade si longue, & à une heure aussi extraordinaire.* “ J’ai promis d’être
 “ plus attentive, & il n’a plus voulu
 “ qu’il en fut question.” — Qu’il est bon, Henri, & quelle humeur j’aurais eu à sa place ! Mais ne parlons plus de ce petit orage ; c’est demain un jour de bonheur & de joie pour cette maison : demain nous célébrons la convalescence de Monsieur de Sénange : combien il va jouir de la fête qu’Adèle lui prépare !

LETTRE XXVIII.

5 Septembre, 2 h. du matin.

AH, Henri ! jamais, jamais je ne me promettaï aucun plaisir, & même j'attendrai mes chagrins des choses qui plaisent, ou qui réussissent aux autres hommes.—Legere Adèle, comme je vous aimais !—Au surplus, j'ai moins perdu qu'elle ; c'était sa vie entière que je comptais rendre heureuse, & sa coquetterie ne me causera que la peine d'un moment ! mais je suis trop agité pour écrire à présent ; demain je vous raconterai tous les détails de cette fête, que, pour l'amour d'elle, j'avais si vivement désirée !....

LETTRE XXIX.

5 h. toujours dans la nuit.

HIER matin, en descendant, je trouvai Adèle dans une galerie que Monsieur de Sénange n'occupe que lorsqu'il a beaucoup de monde. Elle l'avait destinée à être la salle du bal, & y avait fait établir des gradins, pour asseoir les meres & les mentors de sa jeune société. Une place particulière, entourée de tous les attributs de la reconnaissance, était réservée pour Monsieur de Sénange. Adèle vint au-devant de moi, &, sans me donner le tems de lui parler,

elle me pria d'aller lui tenir compagnie, & surtout d'empêcher qu'il ne vint la chercher.—Je voulus lui dire combien j'étais heureux du plaisir qu'elle allait avoir; elle ne m'écouta point: je commençai deux ou trois phrases, qu'elle interrompait toujours, en me disant de m'en aller. Cette vivacité m'impatientait un peu; cependant je lui obéis, & j'entrai chez Monsieur de Sénange qui, posant son livre, me dit, en riant, que son vieux valet de chambre l'avait mis dans le secret, mais qu'il jouerait l'étonnement de son mieux, afin de ne rien déranger à la fête.— Nous entendions un bruit horrible de clous, de marteaux, de mouvement de meubles; & il s'amusait beaucoup de la bonne foi avec laquelle Adèle croyait qu'il n'apperce-

vait point ce dérangement.—A dix heures précises, il me dit d'aller la chercher pour déjeuner; car il faudra être prêt de bonne heure, ajouta-t-il: effectivement, il eut la complaisance de se dépêcher, & il nous quitta en disant, assez naturellement, qu'ayant affaire, il allait passer dans sa chambre. A peine eut-il abandonné le fallon, qu'Adèle le fit orner de fleurs, de guirlandes, & de lustres. A midi, elle alla faire sa toilette; je fus dans ma chambre, &, après de deux heures, elle me fit dire de descendre chez Monsieur de Sénange. Dès que j'y fus entré, on vint l'avertir que quelques personnes le demandaient. Il se leva en me regardant mystérieusement, prit mon bras, & fut les chercher dans le fallon: il y trouva ses amis, qui l'attendaient pour l'em-

braffer & le féliciter sur sa convalescence. Tout le village vint aussitôt ; les vieillards, la jeunesse, les enfans, il fut parfait pour tous.— Adèle le conduisit sur une pelouse qui borde la rivière : elle y avait fait mettre une grande table, autour de laquelle ces bonnes gens se rangerent ; mais avant de s'asseoir pour diner, chacun d'eux prit un verre, & but à la santé de leur bon seigneur : *à sa longue santé*, cria Adèle ; *à sa longue santé*, reprirent-ils tous à la fois. Lorsqu'ils furent assis, nous allâmes aussi nous mettre à table. Monsieur de Sénange fut fort gai pendant le repas ; nous étions encore au dessert, quand nous entendîmes le bruit d'une voiture & vîmes paraître Madame la Duchesse de Mortagne, son fils, &

ses deux filles. Je reconnus l'ainée pour être cette jeune pensionnaire, belle & modeste, qu'Adèle préférait à toutes, & dont j'avais été frappé dans les classes du couvent. Elle présenta son frere à son amie, qui le présenta, à son tour, à Monsieur de Sénange, en lui disant qu'elle avait prié ses compagnes d'amener chacune un de leurs parens, afin que son bal ne manquât pas de danseurs. — Plusieurs voitures se succéderent, & avant six heures, quarante jeunes personnes offrirent des fleurs, des vœux pour le bonheur & la santé de ce bon vieillard : elles chanterent une ronde faite pour lui ; Adèle chantait les premiers couplets, qu'elles répétaient toutes ensemble : ce moment fut fort joli, mais passa bien vite : après qu'il les eut remer-

ciées, le bal commença. Elles furent toutes très gaies : Adèle dit qu'elle ne voulait pas danser, pour s'occuper des autres davantage. — Je n'avais pas l'idée d'un besoin de plaire, semblable à celui qu'elle a montré ! jamais on ne la trouvait à la même place ; elle parlait à tout le monde ; aux meres, pour louer leurs enfans... aux filles, pour demander ce qui pouvait leur plaire.... aux jeunes gens, pour les remercier d'être venus.... Réellement j'étais confondu, & elle me paraissait une personne nouvelle. — Elle ne me regarda, ni ne me parla de la journée. J'essayai un moment d'attirer son attention, en me plaçant devant elle comme elle traversait la salle ; mais elle se détourna & alla causer avec Mon-

fleur de Mortagne, dont la danse
 brillante fixait les regards de tout le
 monde. J'entendis Adèle le plai-
 fanter sur ses succès. — Il la pria de
 danser avec lui ; & elle qui, dès le
 commencement du bal, avait refusé
 de danser, pour mieux faire les hon-
 neurs de sa maison ! elle qui avait
 refusé tous les autres hommes, après
 s'être fait très peu prier, l'accepta
 pour une contre-danse. — Il faut être
 vrai, Henri, ils avaient l'air bien
 supérieurs aux autres : on fit cercle
 autour d'eux pour les voir & les
 applaudir. Adèle, éivrée d'hom-
 mages, voulut danser encore, &
 toujours avec Monsieur de Mortagne.
 Se reposait-elle un instant, il s'af-
 feoyait près de sa chaise — désirait-elle
 quelques rafraichissemens, il courait
 les lui chercher — parlait-on d'une

danse nouvelle, il était trop heureux de la suivre ou de la conduire.— Enfin, ils ne se quitterent plus.... il jouait avec son éventail, tenait ses gants qu'elle avait otés, & elle riait de ces folies.—Son bouquet tomba, il le ramassa, le mit dans sa poche, elle le lui laissa : je n'ai jamais vu de coquetterie si vive de part & d'autre.—A onze heures les fenêtres du jardin s'ouvrirent, & laissèrent voir une illumination charmante. Partout étaient les chiffres de Monsieur de Sénange, partout des allégories à la reconnaissance, & Adèle ne pensa seulement pas à les lui faire remarquer !..... Entrainée par Melles. de Mortagne & leur frere, elle courait dans les jardins. Je ne la suivis point, car je puis être tourmenté, mais je ne m'abaisserai jamais

jusqu'à être importun. Monsieur de Sénange, craignant l'air du soir, n'osa pas se promener, & resta avec moi.—Bientot nous entendîmes, sur la rivière, une musique charmante, & les vifs applaudissemens de toute cette jeunesse nous firent juger combien Adèle était contente d'elle-même. Vers minuit on commença à rentrer. Madame de Mortagne revint, en priant Monsieur de Sénange de faire appeler ses enfans : après bien des cris & des courses inutiles, ils arrivèrent avec Adèle. Monsieur de Mortagne, en la quittant, lui demanda la permission de venir lui faire sa cour ? — Elle lui répondit qu'elle serait très aise de le voir ; sans se rappeler, apparemment, qu'elle m'avait fait défendre sa porte longtems, sous le prétexte que sa

mere lui avait défendu de recevoir personne pendant son absence. Elle embrassa ses sœurs plus tendrement qu'elle n'avait fait aucune de ses compagnes. — Lorsqu'elles furent toutes parties, M. de Sénange remercia sa femme avec une bonté que je trouvais presque ridicule ; car si elle avait imaginé cette fête pour lui, au moins l'avait-elle bientôt oublié pour en jouir elle-même. — En se retirant dans sa chambre, elle daigna s'apercevoir que je montais l'escalier derrière elle, & me dit, assez légèrement, *bonsoir, Milord!* — *Vous auriez pu me dire bonjour,* lui répondis-je froidement. — *Pourquoi donc ?* — *Parce que vous ne m'avez pas vu de la journée.* — *Vous voulez dire parce que je ne vous ai pas remarqué,* reprit-elle avec ironie. — Je ne lui laissai

pas le plaisir de se moquer de moi davantage, & je gagnai le corridor qui conduit à mon appartement. En détournant l'escalier, je vis qu'elle était restée sur la même marche où elle m'avait parlé, me suivant des yeux, & croyant sûrement que je m'arrêterais un instant, mais je rentrai tout de suite dans ma chambre.— Je vous avais bien dit, Henri, qu'elle était coquette ; cependant j'avoue que je n'aurais jamais cru qu'il fut possible de l'être à cet excès... Assurément je ne suis point jaloux, car je voudrais pouvoir l'excuser ; je voudrais même me persuader qu'elle aimait ce jeune homme ; alors, au moins, l'estimerais-je encore !.... mais elle le voyait pour la première fois... que dis-je, pour la première fois ! peut-être l'a-t-elle connu au

couvent, lorsqu'il y venait voir ses sœurs ! Elle ne l'a jamais nommé, dans la crainte de se laisser pénétrer. Qui fait si cette fête n'a pas été imaginée pour l'introduire dans la maison !—& voilà cette sincérité que j'adorais, & qui n'était qu'un raffinement de coquetterie.—Ah ! sans les égards que je dois à Monsieur de Sénange, je ferais parti cette nuit même ; & elle ne m'aurait jamais revu, mais je ne resterai pas longtemps, je vous assure : demain je remettrai son portrait, que j'ai eu la faiblesse de garder jusqu'à présent.

LETTRE XXX.

Ce 5 Septembre, 9 h. du matin.

JE n'ai à me plaindre de personne ; Adèle même n'a point de tort avec moi : ce n'est pas elle qui a cherché à m'aveugler ; c'est moi, insensé, qui prenais plaisir à l'embellir, à la parer de toutes les qualités que je lui desirais, à me persuader que les défauts que je lui connaissais n'existaient plus, parce qu'ils n'avaient plus l'occasion de se montrer.... Elle ne se donnait pas la peine de paraître bien, &, suivant toujours ses premiers mouvemens, il y avait plus de bonheur que de réflexion dans sa

conduite. — Il m'aurait été trop pénible de la revoir ce matin ; j'ai fait dire qu'ayant été incommodé, je ne descendrais pas pour le déjeuner ; mais j'entends du bruit dans le corridor c'est la marche de Monsieur de Sénange... la voix d'Adèle.... on frappe à ma porte . . . ah ! vient-elle jouir de ma peine ?

.

 Ce sont eux, Henri, qui, inquiets de ce que je ne descendais point, sont venus voir si je n'étais pas plus malade qu'on ne le leur avait dit. Monsieur de Sénange, appuyé sur le bras d'Adèle, est entré en me disant, qu'en bons maîtres de maison, ils venaient savoir si je n'avais besoin de rien ?.... Il s'est assis près de moi, & m'a questionné, avec beaucoup d'intérêt,

sur ma santé: pendant ce tems, Adèle est restée debout, sans parler, précisément comme si elle ne fut venue que pour le conduire: elle était pâle, n'a pas levé les yeux... & j'étais assez faible pour souffrir de son embarras. Je fais qu'en France, les femmes se permettent d'entrer dans la chambre d'un homme qui se trouve malade chez elles à la campagne; mais le souvenir de nos usages donnait, à la visite d'Adèle, un charme qui me troublait malgré moi. Que ne donnerais-je pas pour que cette maudite fête n'eut jamais eu lieu!.... Elle ne me parla point; seulement, en s'en allant, elle me demanda si je descendrais diner? Je lui répondis froidement que je serais dans le salon à trois heures. — Depuis que je l'ai revue, Henri, je me sens plus calme;

j'avais tort de craindre sa présence,
je ne l'aime plus.... mais je sens
un vuide que rien ne peut remplir.
Adèle occupait tous mes souvenirs,
remplissait tous mes vœux ; ce qui
m'entoure m'est devenu étranger....
Adèle n'est plus Adèle..... il me
semble que Monsieur de Sénange n'est
plus le même non plus.... & moi ?....
moi !... que ferai-je de moi ?...

LETTRE XXXI.

5 Septembre, minuit.

COMMENT oser l'avouer ? j'ai pardonné ; j'ai trouvé qu'elle avait raison, que j'étais trop heureux : je vous assure que c'est moi qui ai tous les torts, écoutez - moi. — A trois heures je suis descendu dans le salon ainsi que je l'avais promis. Adèle travaillait, & ne me regarda pas entrer ; je crus voir qu'elle pleurait. Comme ses larmes m'otaient la force de la gronder, je m'éloignai d'elle, & j'allai prendre, le plus indifféremment que je pus, un livre à

l'autre bout de la chambre. Adèle continuait son ouvrage sans lever les yeux : bientôt je vis de grosses larmes inonder son métier : mes résolutions m'abandonnerent ; je m'approchai d'elle, & entraîné malgré moi, *Adèle*, lui dis-je, *m'aimez-vous ? ne me répondez pas sans être sûre de vous-même, l'amour n'est pas un jeu pour moi !* Elle me tendit sa main, pressa la mienne en levant ses yeux au ciel : nous entendîmes le pas de Monsieur de Sénange, j'allai reprendre mon livre & m'asseoir à l'autre bout de la chambre. Peu de tems après, nous passâmes dans la salle à manger : j'essayai d'amuser Monsieur de Sénange, mais il y avait trop d'efforts dans ma gaieté pour pouvoir y réussir. Adèle ne dit pas un mot ; en sortant de table, je lui demandai tout bas

de lui parler un instant avant la fin du jour : elle le promet par un signe de tête. Selon notre usage, je jouai aux échecs avec Monsieur de Sénange ; il me gagna, ce qui ne lui était pas ordinaire. A six heures il vint du monde : Adèle proposa une promenade générale : elle la suivit quelques tems ; mais peu à peu, ralentissant sa marche, nous nous trouvâmes seuls, assez loin de la société : j'avais mille questions à lui faire, & cependant je fus quelques tems sans en retrouver aucune. Enfin, je lui demandai si elle connaissait Monsieur de Mortagne avant le bal ? elle m'affura que non. “ Monsieur “ de Mortagne,” me dit-elle, “ est “ parent très éloigné de ma mere, “ & le chef de sa maison. Quoi- “ qu'elle l'ait toujours recherché

“ avec soin, elle n’a jamais permis
 “ que je le viffe au couvent ; depuis
 “ que j’en fuis fortie, vous favez la
 “ folitude dans laquelle j’ai vécu ;
 “ j’aime beaucoup fes fœurs ; mais
 “ Monsieur de Mortagne, je ne le
 “ connais pas.” — Pourquoi donc
 avez - vous été auffi coquette avec
 lui? — “Qu’appellez-vous coquette,”
 me demanda - t - elle avec fon ingé-
 nuité ordinaire ? — Comment, vous
 ne le favez pas ? c’est involontaire-
 ment que vous l’avez auffi bien
 traité ! — Elle me répondit, en pleu-
 rant, qu’elle ne favait ni la faute
 qu’elle avait commife, ni ce qui
 m’avait faché. “ Dans le commen-
 “ cement du bal,” me dit - elle,
 “ vous regardant comme de la mai-
 “ fon, j’ai cru qu’il était mieux de
 “ s’occuper des autres : à la fin, la

“ gaieté de mes compagnes m’a ga-
 “ gnée ; tout le monde me priait de
 “ danser ; j’en avais bien envie :
 “ Monsieur de Mortagne danse mieux
 “ que personne, & je l’ai préféré.” —
 Mais il tenait vos gants, il a gardé
 votre bouquet ! — “ J’ai trouvé très
 “ drôle, très ridicule, qu’il y atta-
 “ chat du prix, & je les lui ai laissés,
 “ parce que je n’y en mettais aucun.”
 — Vous ne savez donc pas, Adèle,
 que ce sont des faveurs que je n’au-
 rais jamais pris la liberté de vous
 demander ; & si quelquefois j’ai gardé
 les fleurs que vous aviez portées,
 au moins n’ai-je pas osé vous le dire.
 — “ Pourquoi ; ” m’a-t-elle répondu
 en pleurant encore, “ cela m’aurait
 “ appris à n’en jamais laisser à d’au-
 “ tres.” — A ces mots, Henri, j’ai
 tout oublié : je lui ai juré de lui

consacrer ma vie ! — La plus tendre reconnaissance s'est peinte dans ses yeux ; elle me remerciait avec étonnement, & comme si j'eusse été trop bon de l'aimer autant ! — Quelle ravissante simplicité ! Bientôt toute la compagnie nous rejoignit : il fallut la suivre. Le reste du jour, toutes les expressions innocentes, délicates, dont Adèle s'était servie, revinrent à mon esprit, quelquefois encore avec un sentiment d'inquiétude que je me reprochais. Je suis heureux, je me le dis, me le répète ; mais je suis maintenant obligé de me le répéter, pour en être sûr. Combien on devrait craindre de blesser une ame tendre ! elle peut guérir : mais au moindre toucher, si elle ne souffre pas, elle sent au moins qu'elle a souffert. Je suis heureux, & quelque

chose me dit cependant que je ne pourrais pas voir une fête, un bal, sans une sorte de peine ; le son d'un violon me ferait mal : ah ! mon bonheur ne dépend plus de moi.— Ce soir, en remontant dans mon appartement, j'ai trouvé mon valet de chambre qui m'attendait pour me remettre une lettre qui m'oblige d'aller à Paris dans l'instant ; une femme très malheureuse, dont je vous ai déjà parlé, implore mon secours : je vous enverrai demain la lettre touchante qu'elle m'écrit. Certes, ce ne sera pas le jour où je me livre de nouveau à l'espérance, que je serai inaccessible à la pitié. Cependant, je parts avec inquiétude : car je n'ai pas trouvé le moment d'apprendre à Adèle la raison qui me force à m'éloigner. Je n'ose pas la lui

écrire non plus, ne sachant par qui
lui faire remettre ma lettre ... mais
je ne ferai qu'un jour loin d'elle ;
cependant, si cette courte absence,
surtout au moment de notre explica-
tion, allait lui déplaire!... oh non...
elle ne saurait soupçonner un cœur
comme le mien.

LETTRE XXXII.

Paris, ce 6 Septembre.

VOICI la lettre qui m'a fait partir si brusquement ; jugez, Henri, si je pouvais m'en dispenser.

*Copie de la lettre de la Sœur Eugénie,
Religieuse au couvent où Adèle
a été élevée.*

“ C’EST moi, Milord, qui ose
“ m’adresser à vous ; c’est cette
“ jeune Religieuse qui faisait la prière
“ le jour que vous vintes voir le
“ service des pauvres, au couvent
“ de Sainte Anastasie. Il me parut

“ alors que vous deviniez la dou-
 “ leur dont j’étais accablée : j’ap-
 “ perçus, dans vos regards, un
 “ sentiment de compassion qui adou-
 “ cit, un moment, mes profonds
 “ chagrins : je bénis votre bonté ;
 “ je vous dus un bien incalculable
 “ pour les malheureux, celui de
 “ cesser un instant de penser à moi !
 “ celui plus grand encore d’oser
 “ prier le ciel pour votre bonheur.
 “ Demander, c’est déjà sentir l’es-
 “ pérance ! hélas, depuis long-
 “ tems, cependant, j’ai cessé d’invo-
 “ quer Dieu pour moi-même ; pour
 “ moi qui l’offense sans cesse, qui,
 “ tour à tour, maudissant mon état
 “ ou succombant sous le poids des
 “ remords, vis dans le désespoir du
 “ sacrifice que j’ai fait à la vanité.
 “ Mais permettez-moi, Milord, de

“ chercher à m’excuser à vos yeux,
“ en vous occupant un instant de
“ moi, & en vous parlant des mal-
“ heurs qui m’ont poursuivie depuis
“ que je suis au monde. A huit
“ ans j’ai perdu ma mere; je l’ai
“ pleurée alors avec toute la douleur
“ qu’un enfant peut éprouver : mais
“ je n’ai véritablement senti l’étén-
“ due de la perte que j’avais faite,
“ que lorsque l’âge m’eut appris à
“ comparer, lorsque le bonheur de
“ mes compagnes m’eut, en quel-
“ que sorte, donné la mesure de ma
“ propre infortune. C’est réelle-
“ lement alors que je l’ai perdue.
“ Il me semblait qu’elle m’était en-
“ levée une seconde fois : je lui
“ donnai de nouvelles larmes, & je
“ repris un deuil que je ne quitterai
“ jamais.—Depuis, toutes les an-

“ nées de ma jeunesse ont été mar-
 “ quées par l’adversité. Mon pere
 “ mourut de chagrin, à la suite
 “ d’une banqueroute qui lui enlevait
 “ toute sa fortune : un seul de ses
 “ amis me conserva de l’intérêt, &
 “ je le perdis avant qu’il eut pu
 “ m’assurer un sort. Il ne me res-
 “ tait plus que quelques parens
 “ éloignés : les Religieuses leur
 “ écrivirent ; les uns refuserent de
 “ se charger de moi, d’autres ne
 “ répondirent même pas ; enfin,
 “ Milord, que vous dirai-je ! je me
 “ vis, à dix-huit ans, sans amis,
 “ sans parens, sans protecteur, à
 “ la veille d’éprouver toutes les
 “ horreurs de la plus affreuse pau-
 “ vreté. On avait cru soigner beau-
 “ coup mon éducation, en m’ap-
 “ prenant à chanter, danser ; mais

“ je ne savais exactement rien faire
“ d’utile : d’ailleurs j’aurais rougi,
“ alors, de travailler pour gagner
“ ma vie, & j’étais encore plus hu-
“ miliée, qu’affligée, de ma misère.
“ Les Religieuses seules m’avaient
“ témoigné quelque pitié : leur re-
“ traite me parut une ressource
“ contre les malheurs qui m’atten-
“ daient ; elles s’engagerent à me
“ recevoir sans dot, si je pouvais
“ supporter les austérités de la mai-
“ son. La frayeur de me trouver
“ sans asyle, si elles ne m’admet-
“ taient pas, me donna une exacti-
“ tude à suivre la règle, qu’elles
“ prirent pour de la ferveur. Toute
“ entière à cette crainte, je passai
“ l’année d’épreuves, sans considérer
“ une seule fois l’étendue de l’enga-
“ gement que j’allais contracter. Je

“ n’avais, devant les yeux, que le
 “ malheur & l’humiliation où je ferais
 “ plongée, si elles me rejettent
 “ dans le monde. Mais, comme celui
 “ qui tombe & meurt en arrivant au
 “ but, le jour même où je prononçai
 “ mes vœux, fut le premier instant
 “ où les réflexions m’accablèrent :
 “ le soir, en rentrant dans ma cel-
 “ lule, je pensai, avec effroi, que
 “ je n’en sortirais que pour mourir.
 “ Je la regardai pour la première
 “ fois : imaginez, Milord, un petit
 “ réduit de sept pieds carré ; une
 “ seule chaise de paille ; un lit de
 “ serge verte, en forme de tombeau ;
 “ un prie-dieu, au-dessus duquel
 “ était une image représentant la
 “ mort & tous ses attributs : voilà
 “ ce qui m’était donné pour le reste
 “ de ma vie ! Je regardai en-

“ core la petiteffe de cette chambre,
 “ &, involontairement, j’en fis le
 “ tour à petits pas, me pressant
 “ contre le mur, comme si j’eusse
 “ pu augmenter l’espace, ou que je
 “ crusse qu’il put fléchir sous mes
 “ faibles efforts : je fus bientôt re-
 “ venue devant cette image, qui
 “ m’annonçait ma propre destruction.
 “ En la regardant plus attentivement,
 “ j’apperçus qu’on y avait écrit une
 “ sentence de Maffillon : je pris ma
 “ lampe, & je lus, *que le premier*
 “ *pas que l’homme fait dans la vie,*
 “ *est aussi le premier qui l’approche*
 “ *du tombeau.* Ces idées m’abfor-
 “ baient ; je retombai sur ma chaise :
 “ reprenant ensuite quelques forces,
 “ je m’approchai encore de ce ta-
 “ bleau, je le détachai pour le con-
 “ sidérer de plus près : mais,

“ comme il suffit, je crois, d’être
 “ malheureux pour que rien de ce
 “ qui doit déchirer l’ame n’échappe
 “ à l’attention, après l’avoir lu, re-
 “ gardé, relu, je le retournai ma-
 “ chinalement, & ce fut pour voir
 “ ces paroles de Paschal, écrites
 “ d’une main tremblante : (1) *si*
 “ *l’éternité existe, c’est bien peu que*
 “ *le sacrifice de notre vie pour l’obte-*
 “ *nir ; Et si elle n’existe pas, quelques*
 “ *années de douleur ne sont rien !*
 “ Ce doute sur l’éternité, ma seule
 “ espérance ; ce doute qui ne s’était
 “ jamais offert à moi, m’épouvanta :

(1) Lorsqu’une Religieuse meurt, sa cellule,
 ainsi que tout ce qui lui a appartenu, passe à
 la nouvelle postulante ; ces paroles avaient
 été, probablement, écrites par la dernière qui
 avait occupé cette chambre.

“ je me jettai à genoux, & fans re-
 “ gretter le monde qui m’effrayait
 “ encore, les vœux éternels que je
 “ venais de prononcer me firent
 “ frémir. Je versais des larmes
 “ fans pouvoir dire ce que j’avais :
 “ je me désolais fans former aucun
 “ fouhait : je ne sentais qu’un stu-
 “ pide abattement, dont je ne for-
 “ tais que par des sanglots prêts à
 “ m’étouffer. Enfin, je fus rendue
 “ à moi-même par le son de la cloche
 “ qui nous appelait à l’église ; je
 “ m’y trainai : ma voix, qui jus-
 “ que là s’était fait entendre par
 “ dessus celle de toutes mes com-
 “ pagnes, ma voix était éteinte :
 “ j’étais debout, assise, les suivant,
 “ fans savoir ce que je faisais. L’of-
 “ fice finit, & les Religieuses
 “ se mirent à genoux pour faire,

“ tout bas, une priere particuliere à
 “ la dévotion de chacune. Je me
 “ prosternai comme elles, & dans
 “ cette même place où, la veille
 “ encore, j’avais invoqué le ciel
 “ avec tant de confiance ; je joignis
 “ mes mains avec ardeur, &, baignée
 “ de larmes, je demandai à Dieu,
 “ de toutes les forces de mon ame,
 “ je le suppliai, de détruire en moi
 “ le sentiment & la réflexion. Je
 “ sortis de l’église avec mes com-
 “ pagnes, &, pendant quelques
 “ jours, je fus un peu plus tran-
 “ quille ; mais je n’étais plus la
 “ même ; tout m’était devenu in-
 “ suportable. La Supérieure, dont
 “ la bonté est celle d’un ange, li-
 “ fait dans mon ame ; j’en jugeais
 “ aux consolations qu’elle me don-
 “ nait ; car jamais un reproche n’est

“ forti de sa bouche ; jamais non
 “ plus elle n’a voulu entendre mes
 “ douleurs. Un jour que, seule
 “ avec elle, je me mis à fondre en
 “ larmes, les siennes coulerent aussi :
 “ *pleurez mon enfant, me dit-elle,*
 “ *pleurez, mais ne me parlez point.*
 “ *En voulant exciter la compassion des*
 “ *autres, on s’attendrit soi-même ; on*
 “ *passé en revue tous ses maux : s’il*
 “ *est quelque circonstance qui nous soit*
 “ *échappée, on la retrouve, & elle*
 “ *nous blesse longtems ! D’ailleurs,*
 “ *vous vous révolteriez si, desirant*
 “ *vous donner du courage, j’essayais*
 “ *de vous persuader que vous êtes*
 “ *moins à plaindre, & votre faiblesse*
 “ *s’autoriserait de ma pitié pour se*
 “ *laisser aller au désespoir, jusqu’à*
 “ *croire, peut-être, qu’il n’est point*
 “ *d’exemples d’un malheur semblable*

“ au votre ! . . . & combien vous vous
 “ tromperiez ! . . . Interdisez - vous
 “ donc la plainte, ma chere enfant ;
 “ mais soyez avec moi sans cesse, &
 “ puissiez-vous faire usage de ma rai-
 “ son & de la votre ! — Depuis cet
 “ instant, je ne la quittai plus :
 “ souvent je me désolais sans qu’elle
 “ y fit d’autre attention que de cher-
 “ cher à me distraire ; quelques fois
 “ je riais jusqu’à la folie : alors elle
 “ me regardait avec compassion,
 “ mais sans me montrer jamais d’im-
 “ patience ni d’humeur. — Le croi-
 “ riez-vous, Milord ! son inaltérable
 “ douceur me fatigua ; combien il
 “ fallait que le malheur m’eut ai-
 “ grie ! bientôt, loin de la cher-
 “ cher, je l’évitai ; je m’enfonçai
 “ dans ma cellule pour être seule ;
 “ & là, je pensais sans cesse à cet
 VOL. II. F

“ état où l'on ne conserve, de la
“ vie, que les tourmens ; où tous
“ les jours, tous les momens de
“ chaque jour se ressembloient ; à cet
“ état qui ferait la mort si l'on pou-
“ vait y trouver le calme. Ma santé
“ dépérissait ; j'allais succomber,
“ lorsqu'un jour que la supérieure
“ était venue me retrouver dans ma
“ chambre, on vint l'avertir que
“ tout un pan du mur du jardin
“ était tombé. Elle y fut ; je la
“ suivis ; la brèche était considé-
“ rable, & je ne saurais vous rendre
“ le sentiment de joie que j'éprouvai,
“ en revoyant le monde une seconde
“ fois. En cet instant je ne me
“ sentis plus ; je riais, je pleurais
“ tout ensemble ; les Religieuses
“ arrivant successivement, la Supé-
“ rieure, pour leur cacher mon

“ trouble, me renvoya. Le lende-
 “ main, dès cinq heures du matin,
 “ j’étais dans le jardin ; cette brèche
 “ donnait dans les champs, & me lais-
 “ fait appercevoir un vaste horison.
 “ Je contemplai le lever du soleil
 “ avec ravissement. La petitesse de
 “ notre jardin, la hauteur de ces
 “ murs, nous empêche de jouir ja-
 “ mais de ce beau spectacle: je me mis
 “ à genoux; mon cœur m’échappa,
 “ comme malgré moi, & dans ce
 “ premier moment d’émotion, je fis
 “ une courte priere avec ma pre-
 “ miere ferveur. Ce jour, je re-
 “ tournai à l’église ; je chantai l’of-
 “ fice, & j’y trouvai même une
 “ sorte de plaisir.—L’état de faiblesse
 “ où était ma santé, me laissait une
 “ liberté dont les Religieuses ne
 “ jouissent que lorsqu’elles sont ma-

“ lades. J'en profitais, pour ne
 “ plus quitter le jardin ; mais sans
 “ oser franchir la ligne où le mur
 “ avait marqué la cloture ; car dès
 “ que la possibilité de sortir se fut
 “ offerte, les malheurs qui m'atten-
 “ daient dans le monde se présen-
 “ terent à mon esprit plus fortement
 “ que jamais.—Je restais des jours
 “ entiers sur un banc qui est en face
 “ de cette brèche, souvent sans re-
 “ trouver, à la fin de la journée,
 “ une seule des pensées qui m'avaient
 “ occupée.—La Supérieure fit venir
 “ les ouvriers ; l'architecte décida
 “ qu'il fallait abattre encore une
 “ portion de ce mur avant de réparer :
 “ le bruit, les marteaux, chaque
 “ pierre qu'on emportait, me don-
 “ naient un mouvement de joie ; il
 “ semblait que la paix me revenait

“ à mesure que l’espace augmentait;
 “ mais bientôt ils atteignirent l’en-
 “ droit où ils devaient s’arrêter : rien
 “ ne pourrait vous peindre le fai-
 “ siffement que j’éprouvai lorsqu’un
 “ matin, venant, comme à l’ordi-
 “ naire, pour m’établir sur ce banc,
 “ j’aperçus qu’il y avait une pierre
 “ de plus que la veille : on com-
 “ mençait à rebatir Je jettai
 “ un cri affreux, & cachant ma tête
 “ dans mes mains, je courus vers
 “ ma cellule comme si la mort me
 “ poursuivait : j’y restai jusqu’au
 “ soir, anéantie par la douleur ; ce
 “ même jour vous entrâtes dans le
 “ monastere avec Madame de Sé-
 “ nange ; je ne le sus qu’à l’heure
 “ du service des pauvres, seul de-
 “ voir auquel je n’avais jamais man-
 “ qué. Votre regard, votre pitié,

“ feront toujours présens à mon
 “ cœur. Le lendemain, la Supé-
 “ rieure m'apprit par quel hafard
 “ vous aviez eu la curiosité de voir
 “ notre maison ; elle me parla, avec
 “ attendriffement, de votre extrême
 “ bonté, de cette bonté qui vient
 “ au-devant de tous les malheureux,
 “ qui les fecourt d'abord, fans s'in-
 “ former s'ils ont raifon de fe
 “ plaindre. Avec quelle recon-
 “ naiffance elle me parla auffi de la
 “ donation que vous veniez de faire
 “ à notre hopital. Vous avez vu
 “ ces malheureux un moment, &
 “ vos bienfaits les fuivront par delà
 “ votre propre existence !... Ah !
 “ j'ofe vous en remercier, moi, que
 “ le malheur unit, attache, à tout
 “ ce qui fouffre.—Les jours fuivans,
 “ je retournai au jardin ; je m'y

“ trainais lentement, comme on
 “ marche au supplice ; je crois
 “ qu’une force supérieure m’y con-
 “ duisait Ce mur s’élevait, se
 “ rapprochait chaque jour ; quel-
 “ que fois, ne pouvant plus sup-
 “ porter l’activité des ouvriers, je
 “ fermais les yeux, & restais des
 “ heures entières absorbée dans mes
 “ réflexions : en me réveillant de
 “ cette espèce de sommeil, leur tra-
 “ vail me paraissait doublé ; je m’é-
 “ loignais, mais sans être plus
 “ tranquille : absente, présente,
 “ jour & nuit, à toute heure.
 “ je voyais ce mur, éternel-
 “ lement ce mur, qui s’avançait
 “ pour refermer mon tombeau.
 “ Enfin, ne pouvant plus me sup-
 “ porter moi-même, Dieu, oui,
 “ Dieu sans doute, rejetant un

“ sacrifice profané par les motifs
“ qui m’avaient décidée, Dieu
“ m’inspira de m’adresser à vous ;
“ j’espère dans votre bonté si com-
“ patissante. Cependant, la pre-
“ miere fois que la pensée de man-
“ quer à mes vœux se présenta, je
“ la rejettai avec effroi ; mais hier,
“ le mur était presque achevé ! en-
“ core un instant, & votre bonté
“ même ne pourrait plus me secou-
“ rir... Arrachez-moi d’ici, Milord,
“ arrachez-moi d’ici. Demain, à la
“ pointe du jour, je me trouverai
“ sur ce mur ; les décombres m’ai-
“ deront à monter ; si vous daignez
“ vous y rendre, je vous devrai plus
“ que la vie ; je me prosterne à vos
“ pieds, Milord, ne rejetez pas ma
“ priere ; au nom de tout le bon-
“ heur que vous devez attendre,

“ des peines que vous pouvez crain-
“ dre, ayez pitié de moi . . .

“ SOEUR EUGENIE.

“ P. S. Milord, je n'abuserai
“ point de votre bienfaisance ; je
“ refuserais la fortune, s'il fallait,
“ avec elle, vivre dans l'oïiveté.
“ Placez-moi dans une ferme ; don-
“ nez - moi des travaux pénibles,
“ un désert où je puisse au moins
“ fatiguer mon inquiétude. Milord,
“ je suis à genoux, songez que vous
“ pouvez prononcer mon malheur
“ éternel.”

Il était près de minuit lorsque je
reçus cette lettre ; n'ayant pas le
tems d'envoyer chercher des che-

vaux à Paris, je me fis mener par un des cochers de Monsieur de Sénange : un peu d'argent me répondit de son zèle & de sa discrétion. Vers une heure, je montai en voiture avec mon fidele John ; nous arrivâmes bientôt. Je reconnus facilement la portion de mur nouvellement bâtie ; cette pauvre Religieuse n'y était pas encore : nous eûmes le tems de rassembler des pierres pour nous rapprocher de la hauteur de cette brèche. Je commençais à craindre qu'elle n'eût rencontré quelque obstacle lorsque je la vis paraître ; elle se laissa glisser doucement, & nous la reçûmes sans qu'elle se fut fait aucun mal. Epuisée par la violence de tous les sentimens qu'elle venait d'éprouver, elle s'évanouit. Nous la portâmes dans la voiture,

que je fis partir bien vite. Le mouvement & le bruit lui rendirent la connaissance, & ce fut par une abondance de larmes qu'elle manifesta sa joie, lorsque je lui dis *qu'elle était libre, & que l'honneur & le respect veilleraient sur son asyle.* Nous arrivâmes, à quatre heures du matin, à l'hôtel garni où je demeure. Je la traitai avec les égards les plus marqués, pour prévenir la première pensée qui aurait pu naître dans l'esprit des gens de la maison. Son visage était pâle : ses grands yeux noirs, presque éteints, suivaient, sans intérêt, le mouvement des personnes qui marchaient dans la chambre. Je m'aperçus bientôt que son abatement, cet air touchant de la vertu souffrante, intéressaient l'hôtesse ; j'en profitai pour lui recommander

de ne pas la quitter un instant, & me rapprochant d'Eugénie, je lui fis sentir combien il serait dangereux que cette femme put pénétrer son secret. Je savais bien qu'elle ne le dirait pas ; aussi n'était-ce pas là mon véritable but. Ce que je croyais, c'est qu'une attention sévère à dissimuler sa peine, l'empêcherait de s'y livrer.... Mon cher Henri ! on fait bien des découvertes dans le cœur humain lorsqu'on a véritablement envie de porter du soulagement aux âmes malheureuses. Combien une sensibilité délicate apperçoit de moyens au-delà de cette pitié ordinaire, qui ne fait plaindre que les maux du corps ou les revers de la fortune !—La crainte de parler, l'envie de laisser dormir sa garde, la fatigue, auront contribué à faire assoupir

quelques momens ma pauvre Religieuse. Ce matin elle s'est rendue dans le fallon dès qu'elle a su que je l'y attendais. J'ai cherché les choses les plus douces, les plus rassurantes à lui dire : je lui ai présenté les soins que je lui rendais comme un devoir ; j'y étais obligé ; c'était son frere, un ancien ami qui était auprès d'elle. Je suis parvenu à éloigner toutes les expressions de la reconnaissance, & nous n'avons plus parlé de son départ pour l'Angleterre, de son établissement quand elle y ferait, que comme d'affaires qui nous étaient communes. Nous avons été d'avis qu'il fallait partir sur le champ, pour être certain d'échapper à toutes les poursuites, quoique j'espere que l'esprit & la bonté de la Supérieure l'engageront à ne commencer les démar-

ches auxquelles sa place l'oblige, que lorsqu'elle sera bien sûre de leur inutilité. John, qui est une espèce de mentor, la conduira chez le Docteur Morris, chapelain de sa terre. J'espère qu'elle trouvera, dans sa respectable famille, sinon des plaisirs vifs, au moins la tranquillité ; & elle a tellement souffert que la tranquillité sera, pour elle, le bonheur.—Adieu, je vais retrouver Adèle ; j'y vais plus satisfait encore qu'à mon ordinaire ; car j'ai à moi une bonne action de plus.

LETTRE XXXIII.

Neuilly, ce 7 Septembre.

ADÈLE est malade ! elle garde son lit, & a refusé de me voir ; cependant, Monsieur de Sénange est tranquille ; il m'a dit, avec l'air assez indifférent, qu'on ne savait pas encore ce qu'elle avait, mais que ce ne ferait vraisemblablement rien. Rien ! & elle ne veut pas me recevoir !... les gens vont dans la maison comme à l'ordinaire.—Je ne vois point entrer de médecin ; il me semble qu'il y a là une négligence qui ne s'accorde point avec l'intérêt que Monsieur

de Sénange a pour elle. Est-ce ainsi que l'on aime lorsqu'on est vieux ? ah ! j'espère que je mourrai jeune ! J'éprouve une agitation que personne ne partage, dont personne n'a pitié. Il ne m'est pas même permis de savoir comment elle est ; j'étonne, quand je demande trop souvent de ses nouvelles : ils la laisseront mourir ! . . . Je viens de passer devant sa chambre ; je suis resté longtems contre sa porte ; personne n'est sorti. Je n'ai entendu aucun mouvement ; peut-être qu'elle se trouvait mal ! mais non : il y aurait eu de l'agitation autour d'elle ; personne ne remuait, tout était fermé. Que faire ? mon ami, je croyais que j'avais été malheureux ! oh non ! je ne l'avais jamais été. . . . Monsieur de Sénange me fait dire de descendre

pour diner ; il vient de la voir, je cours le joindre

7 Septembre, soir.

C'ETAIT tout simplement pour diner avec du monde, que Monsieur de Sénange me fesoit avertir. Il y avait, comme dans un autre tems, quelques personnes qui étaient venues de Paris. Adèle est malade ! & rien n'avait l'air changé dans la maniere de vivre : seulement Monsieur de Sénange était froid avec moi. D'abord j'ai aimé cette distinction, c'était me dire que nous avions la même peine ; mais ensuite, je n'ai plus compris ce qu'il avait, lorsqu'au lieu de prendre mon bras, selon son usage,

il a sonné un de ses gens, & m'a demandé, avec une politesse embarrassée, la permission d'aller voir sa femme.... Sa femme ! jamais il ne l'appelle ainsi. — Resté seul dans ce grand salon, tout rempli d'Adèle, mille pensées, à la fois, me sont venues à l'esprit. Il n'y a point de sentiment que je n'aie éprouvé ; point d'expression dont je ne me sois servi ; point de petites habitudes que je n'aie religieusement conservées.... Ah ! dès qu'un sentiment vif nous occupe, faut-il que notre raison nous échappe ? Je m'étais assis dans son fauteuil, j'y trouvais même un peu de tranquillité, & me rappelais, avec douceur, les momens que nous avions passés ensemble, lorsque tout à coup un sentiment secret sembla me reprocher d'avoir pris sa place,

me presser de la quitter, me faire craindre qu'elle ne l'occupât plus.... Cette pensée me causa une terreur si vive, que je me précipitai à l'autre bout de la chambre : en me retournant, je vis encore ce fauteuil, la petite table, son ouvrage, des dessins commencés, & tout ce désordre d'une personne qui était là il y a peu d'instans, & qui peut-être n'y reviendra plus je fermai les yeux, & fortis de cette chambre sans oser jeter un regard derrière moi.

LETTRE XXXIV.

Ce 8 Septembre.

NE foyez pas trop sévère, Henri ! ayez pitié de ma pauvre tête. Je ne suis plus le même : ou je sens le bonheur le plus vif, ou je suis abimé dans la douleur la plus déchirante ; tout est passion pour moi. — Adèle gardait sa chambre ; toutes les inquiétudes que porte avec elle une maladie violente se sont emparées de mon esprit ; je ne la voyais pas, je croyais que je ne devais plus la revoir ; son tombeau était entrouvert ; je voulais mourir : elle n'était seulement pas malade ; c'était quel-

que caprice, ou l'envie de me tourmenter & d'essayer son empire. Mon ami, est-ce que je ferai comme cela longtems ? — Ce matin, ne m'étant pas couché, ayant passé la nuit autour de sa chambre, à écouter, à expliquer le moindre bruit, à huit heures j'ai entendu ouvrir son appartement ; j'y ai couru aussitôt pour demander de ses nouvelles ; sa femme de chambre n'ayant point refermé la porte, je suis entré jusqu'auprès de son lit ; ses rideaux étaient ouverts ; jugez de mon étonnement ! elle m'a paru tout aussi bien qu'à l'ordinaire : mais dès qu'elle m'a apperçu, son visage s'est allumé.... *Que voulez-vous, Monsieur, m'a-t-elle dit, laissez moi, je ne veux voir personne.* Ses femmes étaient présentes ; tremblant je me suis retiré. Elle a

fait signe à une d'elles de fermer la porte sur moi ; j'ai regagné ma chambre, & me suis épuisé en conjectures. Qu'est-il arrivé ? qu'ai-je fait ? que peut-on lui avoir dit de moi ? serait-ce de la jalousie ? oh ! Dieu, de la jalousie ! que je ferais heureux ! Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est point malade.

LETTRE XXXV.

8 Septembre, le soir.

A deux heures j'ai fait demander, à Adèle, la permission de lui parler : elle m'a refusé, en disant encore qu'elle était malade Est-ce qu'il serait vrai ? Adèle ne ment point ; on peut être malade sans être changé : d'ailleurs, l'ombre de ses rideaux a pu m'empêcher de bien voir son visage Mais non ; Monsieur de Sénange, ses femmes, celle surtout qui ne la quitte jamais, qui l'aime comme son enfant, m'ont dit qu'elle était beaucoup mieux. Je n'y peux rien comprendre. Elle m'a

fait dire qu'elle ne descendrait pas pour diner. Il m'était impossible de me trouver tête à tête avec Monsieur de Sénange ; j'avais besoin de distractions ; j'étais décidé à en demander à tout le monde ; je sentais que ce n'était qu'en me plaçant au milieu d'objets indifférens pour moi, que je pourrais me retrouver. Avec ce projet, je suis sorti de la maison sans savoir où j'allais : je marchais comme quelqu'un qu'on poursuit. Je ne fais combien de tems j'avais couru, lorsqu'à la porte d'un petit jardin, une jeune fille me cria, *Monsieur, voulez-vous des bouquets ?..* Et à qui les donnerais-je, lui répondis-je ? Les larmes me vinrent aux yeux ; Adèle aime tant les fleurs !... Apparemment que j'étais pâle & défait, car cette jeune fille me regar-

dait avec compassion. “ Vous avez
 “ l’air tout malade,” me dit - elle,
 “ entrez vous reposer chez nous.”

Je la suivis machinalement ; elle
 me fit asseoir sur un mauvais banc
 près de leur maison, & se tenant
 debout devant moi, elle me regarda
 quelque tems avec un air d’inquiétude
 & de curiosité. Enfin, elle me dit :
 “ voulez - vous boire un bouillon ?
 “ nous avons mis le pot au feu au-
 “ jourd’hui, car c’est dimanche.”—
 Je lui demandai seulement un mor-
 ceau de pain & un verre d’eau : elle
 m’apporta du pain noir, &, dans un
 pot de grès, de l’eau assez claire.
 Après avoir été assis un moment, je
 commençai à sentir toute ma lassitude,
 & je restai sur ce banc sans
 pouvoir m’en aller. Alors cette
 jeune fille m’apprit que son pere étoit

jardinier fleuriste ; qu'il était à l'église avec toute sa famille ; qu'elle était restée parce que c'était à son tour de garder la maison ; mais qu'ils allaient bientôt rentrer, & que sa mere, qui s'entendait très bien aux malades, me dirait ce que j'avais. — Je la remerciai par un signe de tête, & fermant les yeux, je me mis à rêver à la bisarrerie de ma situation, & au caractère d'Adèle. Je fus bientôt arraché à mes réflexions par la jeune fille, qui me cria, avec effroi : “ Monsieur, ouvrez donc les yeux, “ vous me faites peur comme cela.” — Je souris de sa frayeur ; pour la dissiper, & pour répondre à l'intérêt qu'elle m'avait témoigné, je m'efforçai de lui parler ; je lui demandai si elle avait des freres & des sœurs ? “ Onze,” me répondit-elle en faisant

une petite révérence, “& je suis l’ainée”
 — Quel âge avez-vous ? — “Quatorze
 “ ans, & je m’appelle Françoisse.” —
 A chaque réponse, elle se fait sa petite
 révérence. Votre père gagne-t-il bien sa
 “ vie ? — Oui ; ah, si ma mère n’avait
 “ pas toujours peur de manquer, nous
 “ ne serions pas mal : notre mal-
 “ heur, c’est que dans l’été les bou-
 “ quets ne se vendent rien, & que
 “ l’hiver toutes les Dames en veu-
 “ lent, qu’il y en ait, ou qu’il n’y
 “ en ait pas.” — Alors nous enten-
 dîmes le chien aboyer, & toute la
 famille rentra. Dès que le père &
 la mère purent m’apercevoir, ils
 appellerent Françoisse, lui parlerent
 longtems bas, puis, s’approchant,
 ils me saluerent tous deux. Je leur
 dis combien Françoisse avait eu soin
 de moi. — “Ah, c’est une bonne fille,”

dit le pere en lui frappant doucement sur l'épaule ! — “ Bah,” reprit la mere, “ pourvu qu'elle perde son
“ tems, c'est tout ce qu'il lui faut.” La petite mine de Françoise, qui s'était épanouie d'abord, se rembrunit bien vite. Combien les parens devraient craindre de troubler la joie de leurs enfans ! Il me semble que je remercieraï les miens, si je les entendais rire, si je les voyais contents ; mais je me promis bien de dédommager Françoise. Sa mere s'affit près de moi ; elle m'offrit une soupe ; je la refusai. Le bon pere me proposa une salade du jardin : “ ho ! une salade,” me dit-il en riant, “ comme vous n'en avez jamais
“ mangé ! ” — Ce visage brulé par le soleil, son corps que la fatigue avait courbé, sa bonne humeur,

m'inspiraient une sorte d'affection mêlée de respect ; j'acceptai sa salade, pour ne pas le chagriner en la refusant. François courut bien vite la cueillir ; sa mere (Madame Antoine) me présenta ses autres enfans, quatre garçons & six filles. A chaque enfant, elle criait d'une voix aigre : *otez votre chapeau, Monsieur ; faites la révérence, Mamselle ;* & les petits de me saluer & de s'enfuir aussitôt. Le pere dit à sa femme d'aller accommoder ma salade ; il resta avec moi. Je lui demandai avec quoi il pouvait entretenir cette nombreuse famille? — “Avec mes fleurs,” me dit-
 “ il ; quand elles réussissent nous sommes
 “ bien : ma femme, comme
 “ vous avez vu, gronde un peu,
 “ mais c'est sa façon, & puis, nous
 “ y sommes faits ; François chante,

“ & cela m’amuse.”—Combien ga-
 gnez-vous par an ? — “ Ma foi, je
 “ vis fans compter ; tous les soirs
 “ j’ajoute à mes prieres : *mon Dieu,*
 “ *voilà onze enfans ; je n’ai que mon*
 “ *jardin, ayez pitié de nous ; & nous*
 “ n’avons pas encore manqué de
 “ pain.”—Mais vous devez beau-
 coup travailler ? — “ Dame, faut
 “ bien un peu de peine ; dans ma
 “ jeunesse il n’y en avait pas
 “ trop ; à présent la journée com-
 “ mence à être lourde ; mais Fran-
 “ çoise m’aide ; elle porte les bou-
 “ quets à la ville ; Jacques, le plus
 “ grand de nos garçons, entend déjà
 “ fort bien notre métier ; les petits
 “ arrachent les mauvaises herbes ; à
 “ mesure que je m’affaiblis, leurs
 “ forces augmentent ; & bientôt ils
 “ se mettront tout à fait à ma place.

“ Ah, je ne suis pas à plaindre.”—
 Quoi ! lui dis - je avec une chaleur
 qui aurait été cruelle si elle avait été
 réfléchie, quoi ! vous ne vous plai-
 gnez pas ! onze enfans... un jardin...
 & vous dites que vous êtes content ?
 —“ Oui,” me répondit - il, “ fort
 “ content ! il ne nous est mort aucun
 “ enfant, nous n’avons encore rien
 “ demandé à personne ; pourquoi
 “ nous plaignez-vous ? Vous autres
 “ grands, on voit bien que vous ne
 “ connaissez pas les gens de travail :
 “ on a raison de dire que la moitié
 “ du monde ne fait pas comme
 “ l’autre vit.”—Que de réflexions se
 trouvent dans cet exemple de vertu &
 de modération ! surtout pour moi qui ne
 me suis jamais trouvé heureux dans
 une position qu’on appelle brillante...
 Comme dans un élan de reconnaif-

sance je ferai la main de ce bon vieillard : il n'avait pas prétendu m'instruire, & c'est peut être pour cela que sa sagesse avait si vivement frappé mon cœur Madame Antoine & Françoise apportèrent une petite table, avec ma salade ; le bon pere avait raison, jamais je n'en avais trouvé d'aussi bonne. Pendant ce léger repas, il me regardait avec l'air satisfait de lui-même ; Madame Antoine & Françoise restaient debout devant moi, & quoique je fusse sûr qu'elles n'avaient rien de plus à me donner, elles semblaient attendre que je leur demandasse quelque chose, & se tenir prêtes à me servir. Les enfans aussi, se rapprocherent peu à peu ; je ne les effrayais plus. Le pere me demanda de venir voir son jardin ; le terrain était si peu étendu,

si précieux, qu'il n'y avait que de petits sentiers où nos pieds pouvaient à peine se placer ; nous marchions l'un après l'autre, & la famille, jusqu'au dernier petit enfant, nous suivait, comme s'ils voyaient tous ce jardin pour la première fois. Au milieu de ce tableau si touchant, je trouvais quelque chose de triste à ne voir que des arbrustes dépouillés, des tiges dont on avait coupé les fleurs, ou quelques boutons prêts à éclore, & impatiemment attendus pour les vendre. Cela me présentait l'image d'une existence précaire, dépendante des caprices de la coquetterie & de toutes les variations de l'atmosphère. C'était pour la première fois que je pensais que les inquiétudes du besoin pouvaient être attachées à la croissance d'une fleur ! J'abrégeai cette pro-

menade qui me devenait pénible : en revenant près de la maison, j'appellai ma petite Françoise, & lui donnai un billet de cent francs pour s'acheter un habit : sa mere le lui arracha des mains, en disant qu'il fallait garder cela pour les provisions de l'hiver. J'y aurais pensé, lui répondis-je avec humeur, & prenant un autre billet, je le donnai encore à ma petite Françoise : puis je donnai au bon pere, de quoi habiller tous les enfans, en ajoutant que je desirais que ce fut l'usage particulier de cette somme. Je m'en allais ; lorsque réfléchissant que j'avais pu affliger Madame Antoine, en m'occupant plutot du plaisir des enfans que des besoins du ménage, sentant que les inquiétudes d'une mere font encore de l'amour, que

son avarice n'est souvent qu'une sage précaution, je retournai vers elle, & ferrant sa main, je reviendrai, lui dis-je, pour les provisions de l'hiver. Ah ! vous reviendrez, s'écria François ! Il reviendra, disaient les petits ! Vous le promettez, dit le pere ? Ne nous oubliez pas, dit la mere !— François tenait mon habit, le pere une de mes mains, la mere s'était faisie de l'autre, les enfans se pressaient contre mes jambes. En me voyant ainsi entouré de cette bonne famille, en pensant au bonheur que je leur avais procuré, j'oubliai mes propres peines ; & quoique tous mes chagrins vinssent du cœur, je remerciai le ciel d'être né sensible. En les quittant, je revins tranquille par ce même chemin que j'avais traversé avec tant d'agitation. Le jour était

sur son declin ; j'admirai les derniers rayons du soleil ; la paix de cette bonne famille avait passé dans mon ame : pour un moment, je me suis senti plus fort que l'amour, car j'ai pensé que si je ne pouvais pas être heureux sans Adèle, au moins il pouvait y avoir, sans elle, des instans de satisfaction. Plus calme, j'envisageai sa colère sans exagération ; & en repassant devant son appartement, je me dis, sans humeur & sans vanité : si elle m'aime, nous nous racomoderons bientôt & si elle ne m'aimait pas ! . . . si Adèle ne m'aimait pas ! ah ! qu'au moins je ne prévoie pas mon malheur.

P. S. Il est dix heures ; on vient de me dire que Monsieur de Sénange était avec elle ; je vais m'y présenter

encore ; il est bien difficile que, chez eux, ils continuent longtems à ne pas me recevoir.

LETTRE XXXVI.

Une heure du matin.

JE la quitte, Henri ; c'est cet infernal cocher qui a tout dit ; c'est fa mal - adroite indiscretion qui m'a jetté dans toutes les folies que je crois vous avoir écrites ; je vous prie, brûlez toutes mes dernières lettres : j'ai trouvé Adèle couchée sur un canapé, Monsieur de Sénange près d'elle ; ma présence, quoiqu'ils m'eussent permis de venir les joindre, eut l'air de les étonner l'un & l'autre ; mais n'ayant aucun tort, je ne me suis point embarrassé, & me suis

assez legerement excusé de n'être point rentré pour diner. Monsieur de Sénange m'ayant froidement demandé où j'avais été, je lui répondis que, sans m'en appercevoir, je m'étais trouvé à une trop grande distance pour espérer d'être rentré assez tot ; je me mis à leur parler de François, de son pere, du jardin pas la plus petite interruption de Monsieur de Sénange, ni même d'Adèle. Cependant, lorsque j'en fus aux adieux de cette bonne famille, je vis que je faisais quelque impression sur Monsieur de Sénange, qui me demanda si j'avais foi aux compensations ? — Je ne le compris pas, & le lui avouai franchement. — Croyez-vous donc, me dit-il, qu'on puisse enlever une femme aujourd'hui, & réparer ce scandale le lendemain en secourant une famille ?

—Ce mot *enlever* m'éclaira aussitôt : je regardai Adèle, qui baissa les yeux. Je vois, leur dis-je, qu'on vous a parlé d'une aventure à laquelle, peut être, je me suis livré sans assez réfléchir ; mais vous me pardonnerez, j'espère, de n'avoir pas hésité lorsqu'il s'agissait d'arracher quelqu'un au dernier désespoir : & sans attendre leur réponse, je tirai de ma poche la lettre d'Eugénie, que je lus tout haut. A mesure que j'avais, l'attendrissement de Monsieur de Sénange augmentait ; Adèle même laissa tomber quelques larmes ; lorsque j'eus fini, il s'approcha de moi en m'embrassant : “ c'est à vous à nous excuser,” me dit-il, “ de vous avoir soupçonné, lorsque tant de générosité vous conduisait : pardonnez-moi, mon jeune ami ;

“ je vous aime comme un pere, &
 “ les meilleurs peres grondent quel-
 “ quefois mal à propos.” — Pour
 Adèle, elle n’alla pas si vite, &, à
 travers ses larmes, elle me demanda
 où j’avais placé cette Religieuse ?—
 Dès que j’eus dit qu’elle était partie
 le matin même pour l’Angleterre,
 elle parut foulagée, & respira comme
 si je l’eusse délivrée d’un grand poids.
 Il fallait, me dit-elle, nous mettre
 dans votre confiance, nous aurions
 partagé votre bonne action.—Ne me
 reprochez pas mon silence; il y a
 une sorte d’embarras à parler du peu
 de bien qu’on peut faire. — Pour-
 quoi? me répondit-elle vivement,
 moi, j’en ferais exprès pour vous le
 dire.—A ces mots, soit que Monsieur
 de Sénange apperçut, pour la pre-
 miere fois, les sentimens d’Adèle,

soit qu'effectivement quelque douleur soudaine le faisoit, il se leva en disant qu'il n'était pas bien.—Je lui offris mon bras pour descendre chez lui : il le prit sans me répondre. Adèle nous suivit ; à peine fumes nous arrivés dans son appartement, qu'il se coucha & renvoya Adèle. En sortant, elle me salua de la main en signe de paix, & avec un sourire d'une douceur ravissante: je m'avançai vers elle; *Pardonnez-moi*, dimes nous tous deux en même tems.—Mais je fus obligé de la quitter aussitôt, car j'entendis Monsieur de Sénange qui m'appelait fortement. Cependant, lorsque j'approchai de son lit, il ne me parla point, il se retournait, s'agitait, & gardait le silence. Craignant de le gêner, j'allai m'asseoir un peu loin de lui, attendant toujours ce

qu'il pouvait avoir à me dire : mais j'attendis vainement. Au bout d'une heure il me pria de me retirer, en ajoutant qu'il ne voulait pas me déranger, & que le lendemain il me parlerait.—Que veut-il me dire ?... S'il allait me demander de m'éloigner !... ce n'est plus mon bonheur seul que je sacrifierais, c'est Adèle même qu'il faudrait affliger, & jamais je n'en aurai le courage.—Que ma situation est horrible ! chacune des peines de l'amour paraît la plus forte que l'on puisse supporter ! A ce bal, lorsque j'ai pensé qu'elle ne m'aimait pas, j'ai cru que c'était le plus grand des malheurs !... Hier, quand je la croyais malade, ses souffrances m'abimaient, & son amour ne me semblait plus nécessaire. Aujourd'hui, qu'il faudra peut-être la quitter,

l'affliger ! volontairement l'affli-
ger !..... jamais je n'en aurai la
force jamais

LETTRE XXXVII.

Ce 9 7bre, 6 h. du matin.

IL n'y avait pas deux heures que j'étais couché, lorsque j'ai entendu frapper à ma porte, & quelqu'un m'appeller vivement. J'ai ouvert aussitôt, & l'on m'a dit de descendre bien vite, que Monsieur de Sénange venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie : je le trouvai sans aucune connaissance. Le chirurgien était près de lui : lorsqu'il rouvrit les yeux, je le tenais dans mes bras; il me fixa longtems, & regarda de même tout ce qui l'entourait, sans reconnaître personne.--Le chirurgien

me dit qu'il le trouvait fort mal, que son poulx était très mauvais, & qu'il fallait promptement instruire sa famille de son état. Je chargeai une des femmes d'Adèle de l'avertir, n'osant pas y aller moi-même : je sentis que ce n'était pas à moi à lui apprendre l'espèce de malheur qui la menaçait. — Quel spectacle, pour une jeune personne sensible, que d'assister à la décomposition effrayante d'un être qu'elle aime comme son pere.—Monsieur de Sénange est défiguré, sans mouvement, sans parole; la douleur de cette malheureuse enfant est déchirante, mais elle est sans remords, au lieu que la mienne en est remplie. Adèle ne s'est pas apperçue de la peine qu'elle lui a causée; & moi, j'étais sûr qu'il se couchait mécontent. Il a vu ses

larmes ; il a entendu ces mots délicieux : *moi, je ferais du bien exprès pour vous le dire !* il en aura senti une douleur vive, qui peut-être a causé son accident. Comme il est récompensé ! il a épousé Adèle, pour la sauver du malheur ; il m'a reçu comme un fils ; & non seulement nous nous aimons, mais nous n'avons même pas eu la force de lui cacher nos sentimens. J'ai bien besoin que la connaissance lui revienne entièrement ; qu'il sache que nous l'avons toujours chéri, respecté ; que jamais nous n'avons été ingrats ni coupables envers lui ; & s'il doit mourir de cette maladie, au moins que son dernier regard nous bénisse !... S'il doit mourir ! que deviendra Adèle, qui l'aime si véritablement ? Me fera-t-il permis de m'affliger avec

elle, de chercher à la consoler ? Son
age.... le mien..... j'ignore les
usages de ce pays.... combien j'au-
rais besoin de votre amitié & de vos
conseils !

LETTRE XXXVIII.

Ce 10 Septembre 5 h. du matin.

ON croit Monsieur de Sénange un peu mieux ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a reconnu Adèle, & lui a ferré la main. Il a plusieurs fois porté les yeux sur moi, mais sans le plus léger signe d'affection. Il m'accuse furement : puisse - t - il avoir le tems d'apprendre combien mes sentimens ont été purs. J'ai dit, il est vrai, à Adèle, que je l'aimais ; sa bouche a prononcé le même aveu : mais ce mot si tendre, ce mot, *je vous aime*, n'appartient-il pas autant à l'amitié qu'à l'amour ? Un ami,

qu'aurait-il demandé de moins ? qu'aurait-il fait de plus ?..... Certainement, Monsieur de Sénange est mieux ; hier, il était tout à fait dans l'affaïffement ; cette nuit il a eu des momens de bon sommeil. Adèle ne l'a pas quitté : dans les intervalles elle lui parlait, le rassurait, cherchait à le distraire, tandis que j'étais dans un coin de la chambre, sans oser faire un mouvement dans la crainte qu'il ne m'entendit, que ma présence ne le troublât, & même que la vue d'Adèle..... Qu'il est affreux d'être obligé de cacher ses attentions, sa douleur, à l'homme qu'on respecte le plus !

Adèle attend aujourd'hui les parens de Monsieur de Sénange ; son intendant leur a fait part de l'état de son maître ; elle redoute fort cet

instant, car elle fait qu'ils n'ont cessé de le voir qu'à l'époque de son mariage ; mais l'espoir de quelques petits legs les ramenera certainement. On a envoyé aussi un courier à Madame de Joyeuse : Adèle ne doute pas non plus qu'elle ne revienne aussitôt. Comme elle va nous tourmenter !... Ah ! mes beaux jours sont passés : que je m'en veux de n'en avoir pas mieux senti le prix !... Heureux tems où, seul entre Adèle & cet excellent homme, jamais ils ne me regardaient sans me sourire : où lorsque je paraissais, ils semblaient me recevoir toujours avec un plaisir nouveau—& je n'étais pas satisfait !...

LETTRE XXXIX.

10 7bre, 9 h. du soir.

IL y a bien peu de changement dans la situation de Monsieur de Sénange : à nos inquiétudes, malheureusement si fondées, se sont joints les tourmens des parens qui, n'aimant point Monsieur de Sénange, importunent tout ce qui l'entoure, pour avoir l'air de s'y intéresser. Aujourd'hui, comme il était peut-être un peu moins mal, j'avais engagé Adèle à dîner dans la chambre qui précède celle où il est. J'obtenais de sa complaisance qu'elle prit quelque nourriture, lorsque nous fumes in-

terrompus par un domestique qui ouvrit, avec fracas, les deux battans de la chambre où nous dinions, pour annoncer la vieille Maréchale de Dreux, parente, fort éloignée, de Monsieur de Sénange, & qu'Adèle n'avait jamais vue. — “ Je vois à “ votre occupation,” nous dit-elle, “ que mon cousin est mieux.” — Adèle intimidée, essaya de lui rendre compte de l'état du malade. La Maréchale, que j'ai rencontrée plusieurs fois dans le monde, fit semblant de ne pas me reconnaître, & dit à Adèle : “ c'est sûrement là “ Monsieur votre frere ? il vous “ soigne de maniere à tromper vos “ inquiétudes.” -- Adèle, embarrassée de ce nom de frere, ne répondit point ; mais après quelques minutes, elle m'adressa la parole en me nom-

mant *Milord* : la Maréchale feignit
 de ne pas entendre ce titre étranger,
 & continua à parler de moi comme
 du frere d'Adèle ; alors il me parut
 convenable de lui dire que Monsieur
 de Sénange étant venu en Angleterre
 dans sa jeunesse, il croyait avoir eu
 des obligations essentielles à ma fa-
 mille. “ J’ignorais ces détails,”
 me répondit-elle avec aigreur, car
 “ assurément je n’étais pas née lors-
 “ que Monsieur de Sénange était
 “ jeune.” — Il m’a attiré chez lui,
 ajoutai-je, & m’y a traité avec trop
 de bonté pour que j’aie songé à le
 quitter depuis qu’il est malade.—
 “ Je ne blame rien,” répliqua-t-elle
 féchement ; “ seulement, vous
 “ trouverez bon que ne sachant pas
 “ vos droits ici, & Monsieur de Sé-
 “ nange étant à la mort, je crusse

“ que sa femme ne voyait que ses
 “ proches parens.” — Adèle, avec
 plus de présence d’esprit que je ne
 lui en soupçonnais, (mais l’orgueil
 blessé est un grand maître) Adèle lui
 répondit que, tant que Monsieur de
 Sénange vivait, il pouvait seul donner
 des ordres chez lui ; “ mais si j’ai
 “ le malheur de le perdre,” ajouta-
 t-elle, “ alors, comme vous le dites,
 “ Madame, je ne verrai plus que
 “ mes proches parens.” — La Maré-
 chale l’est à un degré si éloigné,
 qu’il aurait autant valu lui dire, *je*
ne me soucie pas de vous, & je ne vous
verrai pas non plus. Cependant, elle
 n’avait rien à répondre, car Adèle s’était
 servie de ses propres expressions ; aussi
 resta-t-elle dans le silence, mais de si
 mauvaise humeur, que certainement
 Adèle s’en est fait une ennemie pour

la vie. Il vint encore un grand nombre de parens, qui arrivaient tous avec un visage de circonstance : à peine avaient-ils salué Adèle, qu'après le premier compliment, ils allaient dans un autre coin de la chambre, chuchoter & ricaner entre eux : la Maréchale les appelait l'un après l'autre, parlait bas à chacun, riait aux éclats derrière son éventail, & leur racontait furement par quelle jolie plaisanterie elle avait fait sentir à Adèle l'inconvenance de mon séjour dans sa maison. Je n'en doutai pas, lorsqu'une de ces femmes, jeune cependant, (à cet âge, n'avoir pas d'indulgence !) vint moi avec minauderie, & me parla d'Adèle en la nommant aussi ma sœur. Je ne daignai pas lui répondre, & elle courut bien vite

chercher les applaudissemens de ce groupe infernal. La pauvre Adèle était si embarrassée, que les larmes tombaient de ses yeux : j'étais indigné, lorsqu'à mon grand étonnement, on annonça Madame de Verneuil qui, en me voyant, se mit à rire & m'appella. — Je vous supplie, lui dis-je tout bas, venez avec moi un instant ; je vous crois bonne, & voici l'occasion d'être généreuse. — Elle me suivit sur la terrasse, où je lui racontai, à la hâte, mon séjour chez Monsieur de Sénange, ses raisons pour m'aimer, & les impertinences de la Maréchale; venez au secours de Madame de Sénange, ajoutai je, ayez compassion de sa jeunesse. — “ Convenez,” me dit-elle, “ que vous êtes parti de chez moi avec “ une légereté qui me donne assez

“ d’envie de vous tourmenter.”—
 J’ai tort, mille fois tort ; mais par
 grace ne faites pas une réflexion ;
 j’ai trop sujet de les craindre : allons,
 venez, foyez bonne, lui dis - je en
 l’entraînant dans le salon, où je la
 plaçai près d’Adèle.—Je tremblais
 pour sa première parole, car si mal-
 heureusement une idée ridicule l’a-
 vait frappée, nous étions perdus ...
 Mais par bonheur la Maréchale l’ap-
 pella ; & attirer son attention, c’est
 presque toujours exciter sa moquerie :
 elle lui parla longtems bas, elle lui
 racontait sûrement ses gentilleses,
 lorsqu’à ma grande satisfaction, je
 vis Madame de Verneuil lui répondre
 si sérieusement, que bientôt chacun
 fut se rasseoir, & reprit la gravité
 que le moment exigeait. Madame
 de Verneuil retourna près d’Adèle,

& lui dit, devant toute cette famille : — “ Vous trouverez simple, “ ma cousine, que nous ayons été “ fachés du mariage de Monsieur “ de Sénange ; l’humeur nous a “ éloigné de lui ; mais vous ne devez pas en souffrir,” ajouta-t-elle en élevant la voix ; “ & puisque “ cette malheureuse circonstance “ nous rapproche, j’espère que nous “ ne nous éloignerons plus.” — Adèle l’embrassa ; & dès lors la Maréchale & le reste de la famille la traitèrent avec plus d’égards. Mais Madame de Verneuil me fit bien payer cette obligation ; car aussitôt que le calme & la bienfiance furent rétablis dans le salon, elle m’ordonna de la suivre sur la terrasse. Après m’avoir encore persiflé sur la manière dont je l’avais quittée, elle

me demanda si j'étais amoureux d'Adèle ? — Non, assurément ! lui répondis-je gravement. — “ Vous ne l'aimez donc pas ? ” dit - elle en riant ; “ puisque vous ne l'aimez pas, je vais la livrer à la Maréchale. ” — Si fait, je l'aime, m'écriai je, mais je n'en suis pas amoureux. — “ Ah ! vous n'en êtes pas amoureux ? ... ” (en se retournant encore) “ je vais ” — Hé bien oui, si vous le voulez, j'en ferai amoureux ; lui répondis-je en faisant ses mains pour la retenir malgré elle : mais ayez pitié de son embarras & de sa jeunesse. — “ Et vous aime-t-elle ? ” — Non, certainement. — “ Elle ne vous aime pas ! si donc, c'est une ingrate, & je l'abandonnerai. ... — Au nom du ciel, lui dis-je, n'abusez

pas de ma situation, je dirai tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous la sauviez de cette Maréchale.— Alors s'afféyant, elle me dit, avec une majestueuse ironie : “ voyons “ si vous êtes digne de ma protec- “ tion ?...” — Mais ne voulant pas compromettre Adèle, craignant de piquer l'esprit railleur de Madame de Verneuil, je me jettai dans des définitions, divisions, subdivisions sur le degré d'amour que je ressentais, celui qui était permis, l'espèce d'amitié que j'inspirais..... Plus je parlais, plus elle riait, se moquoit, & faisait des questions si positives, avec un regard si pénétrant, me menaçant toujours de cette maudite Maréchale, que je m'embrouillais comme un sot, & me fachais comme un enfant. Enfin, la douce

& triste Adèle vint nous avertir que tout le monde était parti. “ Mais “ ils reviendront demain,” dit-elle en regardant Madame de Verneuil avec timidité, & comme pour la prier d’être encore son appui. Aussi, malgré le besoin qu’elle a de s’amuser, y parut-elle sensible, & promit-elle de revenir le lendemain. Mais sans considérer plus longtems le chagrin d’Adèle, elle nous quitta, en disant qu’elle avait donné un rendez-vous d’affaires à l’opéra.— Quel horrible usage, que celui qui force à recevoir les personnes qu’on aime le moins, & à se priver de ses amis dans les momens où l’on aurait le plus besoin de solitude & de consolation.

LETTRE XL.

Ce 11 Septembre, 5 h. du matin.

MONSIEUR de Sénange étant moins mal hier au soir, Adèle consentit à prendre un peu de repos. Je remontai aussi dans ma chambre, en recommandant bien que s'il arrivait la moindre chose, s'il me nommait, on vint aussitôt m'avertir ; car j'espérais toujours qu'il se souviendrait de moi, de mon respect, de mon attachement. Heureusement pour la tranquillité de mon avenir, ce matin à cinq heures on est venu me dire qu'il venait de m'appeller.—

Je courus chez lui : en me voyant, il me demanda où j'avais été tout ce tems ?—Je ferai sa main, en l'affurant que j'avais toujours été près de lui.—“ J'ai donc été bien mal, car “ je ne me rappelle pas” & rêvant ensuite comme s'il cherchait à rassembler ses idées “ mon “ jeune ami,” me dit-il, “ il se “ mêle à votre souvenir des senti- “ mens pénibles mais je veux “ les éloigner dans ces derniers inf- “ tans. Dites-moi, je vous prie, “ assurez-moi, que vous ne m'avez “ point trompé ... qu'Adèle m'aime “ encore ...” — Je l'interrompis pour l'affirmer qu'elle n'avait pas un reproche à se faire !—“ Et vous ?” me demanda-t-il. — Et moi ? repris-je en tombant à genoux près de son lit, & moi ! ... Je lui avouai

mon amour, mes combats, ma résolution de fuir, & surtout la certitude que j'avais acquise que, ni pour elle, ni pour moi, cela n'était nécessaire; & je vous jure, lui dis-je, que vous êtes toujours ce qu'elle aime le mieux.

“ Puis - je vous croire ? ” me demanda-t-il en me fixant attentivement. Je l'affurai que j'étais vrai avec lui, comme si je parlais à Dieu même ! — “ Je vous remercie,” répondit-il en s'attendrissant; “ Adèle
“ pourra donc me dire adieu sans
“ rougir, & un jour se donner à
“ vous sans remords, & fure de
“ votre estime : je vous remercie,
“ je vous remercie,” répéta - t - il plusieurs fois très vivement. — Je voulus le rassurer sur son état, mais il ne le permit pas. — “ Je fais que
“ je n'en reviendrai point,” me

dit-il, “ cependant, malgré moi,
 “ je crains de mourir..... Mon
 “ jeune ami, promettez - moi que,
 “ lorsque cet instant viendra, vous
 “ ne m’abandonnerez pas ? ”—Je
 le lui promis en essayant encore de
 calmer ses esprits : mais lorsque je
 lui disais qu’il était mieux, il souriait,
 & cependant se répétait à lui-même
 qu’il mourrait, comme s’il eut craint
 de se livrer à de fausses espérances,
 ou qu’il eut eu besoin de se rap-
 peler son état pour conserver son
 courage. Il me parla d’Adèle avec
 une tendresse extrême.—“ Je ne la
 “ recommande pas à votre amour,”
 me dit-il, “ mais j’implore votre
 “ indulgence..... craignez votre
 “ sévérité.... elle est jeune, vive,
 “ étourdie à l’excès... Promettez
 “ moi de ne jamais vous facher sans

“ le lui dire... la condamner sans
 “ l’entendre... Rappelez-vous que
 “ dans ce moment cruel où, non
 “ seulement il faut quitter ce qu’on
 “ aime... tout ce qu’on a connu...
 “ mais où il faut encore se séparer
 “ de soi-même... dans ce moment
 “ je vous crois, vous la donne, &
 “ vous souhaitez d’être heureux....
 “ au moins, que son bonheur soit
 “ ma récompense !...” — Il trem-
 blait, soupirait, essayait de retenir
 des larmes qui s’échappaient malgré
 lui, & tenait ma main si fortement
 serrée, qu’il m’était impossible de
 m’éloigner. Pour cacher l’impres-
 sion qu’il me faisait, j’appuyais ma
 tête sur son lit sans lui répondre da-
 vantage, lorsqu’on vint lui dire que
 son notaire était arrivé. “ Allez,
 “ mon jeune ami,” me dit-il, “ j’ai

“ quelques dispositions à faire ; vous
 “ verrez que je meurs en vous ai-
 “ mant & en vous estimant tou-
 “ jours.” — Je le quittai l’ame
 brisée ; au bout d’une heure j’en-
 tendis plusieurs voix m’appeller....
 Monsieur de Sénange venait d’être
 frappé d’une nouvelle attaque ; elle
 fut moins longue, moins facheuse
 que la première ; mais il est resté si
 faible, que le moindre accident peut
 nous l’enlever d’un moment à l’autre.

.

8 h. du soir.

DEPUIS cette seconde attaque,
 Monsieur de Sénange s’affaiblit à
 vue d’œil ; sa tête même n’est pas
 trop à lui ; il a des absences fré-

quentes, pendant lesquelles il ne lui reste que le souvenir d'Adèle, mon nom, qu'il repete souvent, & le regret de la vie qui le poursuit lorsqu'il ne peut plus connaître le danger de son état. La pauvre Adèle ne se fait point d'idée de la mort ; quand Monsieur de Sénange agit, se meut, parle, elle se rassure, & croit que les médecins se trompent ; mais s'il reste dans le silence, elle se désole, l'importune, l'interroge, voudrait même l'éveiller lorsqu'il s'endort, & l'image de la mort peut seule lui faire croire à la mort La pauvre enfant . . . dans quelques heures . . . la pauvre enfant

.

Minuit.

C'EST dans la chambre de Monsieur de Sénange que je vous écris ; il repose dans ce moment, mais il est sans aucune espérance. Adèle me fait une pitié extrême ; elle a passé la journée à genoux dans les prières, & toujours je l'ai vue se relever un peu consolée . . . Ah ! c'est au moment où l'on va perdre ce qu'on aime, où tout ce qui l'entoure marque, à quelques minutes près, la fin de sa vie ; c'est alors que l'athée, si l'athée peut aimer, c'est alors qu'il doit sentir le besoin d'un Dieu ! . . . mais Monsieur de Sénange m'appelle
. Le malheureux me deman-

dait pour me recommander encore
 Adèle : à mesure que la vie le quitte,
 il semble s'attacher plus fortement
 à tout ce qu'il a aimé : il l'a appelée,
 nous a fait mettre à genoux près de
 lui, a parlé longtems bas sans que
 je pusse l'entendre, seulement j'ai
 distingué, plusieurs fois, le nom de
 Lady B. Il est tombé assoupi en
 nous parlant, Adèle a fait des cris si
 affreux, qu'il a fallu l'emporter de
 cette chambre, où elle ne le verra
 plus ! Je n'ai pas pu la suivre,
 car il m'a demandé de rester près de
 lui jusqu'à ses derniers momens, &
 sûrement je ne le quitterai pas . .

.

7 h. du matin.

Il n'est plus ! Henri ; le meilleur des hommes a cessé de vivre : celui qui pouvait se dire : *il n'existe personne à qui j'aie fait un moment de peine.*—Ah ! excellent homme ! excellent homme

LETTRE XLI.

Paris, 12 Septembre.

JE ne suis plus auprès d'Adèle, Henri ; c'est dans mon hotel garni, c'est tout seul que j'ai a supporter mes regrets & mon extrême inquiétude. Ce matin, après vous avoir écrit deux mots, j'allai retrouver Adèle qui, en me voyant, devina bien la perte qu'elle avait faite, & se trouva fort mal. J'étais à genoux près d'elle, ses femmes l'entouraient, lorsque tout à coup Madame de Joyeuse entra, &, sans remarquer l'état de sa fille, me demanda féchement ce que je faisais chez elle dans

une pareille circonstance ? Je ne daignai pas lui répondre, & soutins toujours la tête d'Adèle, qui n'apercevait rien de ce qui se passait autour d'elle : sa mere me repoussa, en me disant de lui laisser prendre des soins qu'il était trop déplacé que je lui rendisse : je ne souffris point qu'on m'arrachât Adèle dans cet état, & Madame de Joyeuse vit bien qu'il était inutile de le tenter. Elle se promena brusquement dans la chambre, attendant, avec impatience, qu'Adèle reprit ses esprits. Dès qu'elle lui vit ouvrir les yeux, elle lui reprocha vivement l'indiscrétion de sa conduite. Adèle la regardait d'un air égaré ; mais aussitôt qu'elle l'eut reconnue, elle cacha sa tête sur moi en fondant en larmes. “ Fini-
 “ rez-vous bientôt cette scène ridi-

“ cule ? ” lui dit sa mere, “ votre
 “ mari est mort, & la décence exige
 “ au moins que vous paraissiez le
 “ regretter.”—*Paraitre !* dit Adèle
 en levant les yeux au ciel.—“ Oui,”
 lui répondit sa mere, “ & il faut
 “ que Lord Sydenham sorte, à l’inf-
 “ tant de chez vous.”—Furieux,
 j’allais lui répondre ; mais Adèle
 ferra ma main, & je m’arrêtai.—
 Cependant, il fallut m’en aller ;
 Adèle même m’en pria, en me disant
 tout bas qu’elle m’écrirait. Je la
 laissai donc seule avec cette mere
 qui ne l’a jamais vu que pour la
 tourmenter. Quel supplice !... Je
 revins dans un accès de rage qui
 dure encore ; puisse-t-il continuer
 longtems, car je redoute bien plus
 le calme qui lui succédera.

P. S. Un des gens d'Adèle arrive à l'instant, pour me prier de partir aussitôt pour Neuilly... Cet homme en ignore la raison, mais il ajoute que toute la famille m'attend ; *toute la famille !* que puis-je avoir de commun avec elle ? Ah ! c'est Adèle seule que je vais chercher.

LETTRE XLII.

Paris, minuit.

LORSQUE je suis arrivé à Neuilly, j'ai trouvé effectivement toute la famille de Monsieur & de Madame de Sénange réunie dans cette galerie où Adèle avait donné une si belle fête. Que nous sommes bizarres, Henri ! En entrant dans cette chambre, il me prit un faiblissement dont je ne fus pas le maître. Je regrettais Monsieur de Sénange, je le regrettais sincèrement, & je cessai tout à fait d'y penser : un froid mortel me glaça en appercevant Monsieur de Mortagne près d'Adèle ; il sem-

blait qu'il ne fut jamais sorti de cette chambre, qu'il m'y attendait pour me braver, & me tourmenter encore. Je fais que le titre de parent lui donne le droit d'être chez elle dans cette circonstance; mais le retrouver là, près d'elle, en noir comme elle, pouvant la voir chaque jour, à toute heure, tandis que le devoir, les convenances, sa mere, m'éloigneront. Le retrouver ainsi, fit renaitre tous mes sentimens jaloux; je ne pouvais ni respirer, ni parler. Un notaire me dit, que Monsieur de Sénange avait ordonné que son testament ne fut ouvert que devant moi. On le lut tout haut; pendant cette lecture j'essayai de me calmer, ou au moins, de dissimuler mon agitation. — Après avoir laissé toute sa fortune à Adèle, Monsieur de Sé-

nange fefait quelques legs à des malheureux dont il prenait foin depuis longtems, & me nommait fon exécuteur testamentaire, *efpérant*, ajoutait-il, *que les perfonnes qu'il avait le mieux aimées, s'uniraient d'intérêt & d'affection après lui.* — A ces mots, j'ai vu Monsieur de Mortagne s'embarrasser & regarder Madame de Joyeufe, qui paraiffait irritée : il m'a fixée auffi ; mais mes yeux ont dû lui apprendre qu'Adèle était à moi, & qu'on ne me l'arracherait qu'avec la vie : nous ne nous fommes point parlé ; toutefois fuis-je bien sûr que nos fentimens nous font bien connus. — Par un codicile, Monsieur de Sénange confeillait à Adèle d'aller paffer, au couvent, l'année de fon deuil, & demandait d'être enterré à la pointe de l'île, dans cet endroit fo-

litaire dont il avait été frappé un jour ; *dans cet endroit*, dit-il, où le *hasard ne pouvant conduire personne, le regret seul viendra me chercher, ou l'oubli m'y laisser inconnu*. L'usage permettant de laisser un présent à son exécuteur testamentaire, il me donnait sa maison de Neuilly, en me priant de ne jamais venir en France sans y passer quelques jours. — Je le remercie de ce bienfait ; car cette maison me sera toujours chère. Les parens de Monsieur de Sénange, voyant qu'ils n'avaient plus rien à espérer, partirent en montrant plus ou moins leur humeur. Adèle voulut aller à l'instant au couvent ; sa mere refusa d'y consentir, mais la volonté de Monsieur de Sénange lui donna une résolution qu'elle n'eut jamais osé manifester sans elle. Je

la priaï de me donner ses ordres, ou de permettre que j'allasse les recevoir ? Madame de Joyeuse voulut s'y opposer encore ; mais Adèle fut encore courageuse, & dit qu'elle me verrait avec plaisir. Elle partit avec ses femmes, & sa mere s'en alla avec Monsieur de Mortagne Quelle union ! . . . Je suis sûr que pendant tout le chemin, ils n'ont pensé qu'aux moyens de m'éloigner, de me persécuter. Madame de Joyeuse me hait, & la haine des méchans n'est jamais stérile ! Ah ! faudra-t-il lutter longtems avant d'être heureux ? . . . Je quittai aussi cette maison de deuil, mais j'y retournerai pour la triste cérémonie. Adieu.

LETTRE XLIII.

Paris, ce 14 7bre.

JE viens de rendre, à cet excellent homme, les derniers devoirs : j'ai répandu, sur sa tombe, des larmes bien sinceres & qui, si les regrets, l'amitié, peuvent se sentir après nous, devaient pénétrer jusqu'à lui. Mon ame s'attache à cette espérance; car je l'avoue, Henri, je rejette tous ces systêmes d'anéantissement total. Détruire les idées de l'immortalité de l'ame, c'est ajouter la mort à la mort : j'ai besoin d'y croire; c'est la foi que veut la nature, & que toutes les religions adoptent

pour se faire aimer. Oh non ! je quitterai point Adèle sans espérer de la revoir.... Je reviens encore à ces paroles, que Monsieur de Sénange prononçait avec tant de simplicité : *pas une personne à qui j'aie fait un moment de peine !...* Combien ces mots renferment de bonnes actions, d'heureux sentimens !... tous les jours de ces nombreuses années ont été occupés, embellis, par le bonheur de tout ce qui l'approchait.. Tous ces momens qui échappent à l'attention des hommes & composent l'estime de soi-même ; ces momens réunis, sont tous venus s'offrir à sa mémoire, pour adoucir les maux attachés à la vieillesse.— Oh ! heureuse, mille fois heureuse, la famille de celui qui n'aurait eu d'autre ambition que de parvenir à pou-

voir se dire, à sa dernière heure :
*il n'y a personne à qui j'aie fait un
moment de peine ! . . .* Paroles tou-
chantes que j'aime à répéter, & qui ne
fortiront jamais ni de mon esprit, ni
de mon cœur !

LETTRE XLIV.

Paris, 1 Octobre.

JE n'ai point encore été chez Adèle; je crois devoir laisser passer ces premiers momens sans chercher à la voir : si je n'étais que son ami, je ne l'eusse pas quittée; mais j'avoue que mon cœur, à présent, ne peut consentir à prendre un titre aussi différent de mes sentimens. Lorsqu'Adèle est libre, je ne lui dois plus que de l'aimer avec passion, & jamais devoir n'a été mieux rempli. Dailleurs, qu'ai-je à faire d'aller tromper ou flatter Madame de Joyeuse? Adèle est libre, & dès lors, les petits myf-

teres, les faux prétextes, le nom d'ami pour cacher celui d'amant, tous ces détours doivent être bannis entre nous. Quand on aime Adèle, on n'a besoin de tromper ni de flatter personne : elle seule, dans l'univers, a des droits sur moi. Mes volontés, mes défauts, mes qualités, lui appartiennent, & seront à elle jusqu'à mon dernier soupir. Adèle est libre!... tous mes vœux seront satisfaits.— Elle m'écrira sûrement, pour m'avertir du moment où je pourrai la voir. Mais que le tems me semble long ! je ne fais ni le perdre ni l'occuper. Pour me prendre quelques heures, j'ai voulu revoir les plus beaux monumens que Paris renferme; cependant, soit que cela tint à ma situation, soit qu'ils n'eussent plus le piquant de la nouveauté, ils ne

m'ont point intéressé. J'ai bien reconnu l'inconvénient d'avoir voyagé trop jeune. Je n'avais que quinze ans lorsque mon pere me fit parcourir cette grande ville. Nous passions la journée à voir tout à la hâte, spectacles, édifices, monumens, tableaux, détruisant la curiosité sans m'instruire ; il m'a fait traverser ainsi toutes les cours de l'europe ; & je pourrais dire que rien ne me serait nouveau, & que cependant tout m'est inconnu. — Pour achever le mécontentement où je suis de moi-même, Dr. Morris m'écrit que cette jeune Religieuse se désole, passe ses jours dans les larmes, fuyant le monde, & repoussant les consolations. Sa santé s'affaiblit d'une manière effrayante, & la mort qui, dans son couvent lui paraissait être

la fin de ses peines, ne lui semble plus, aujourd'hui, que le commencement de ses maux. Il ajoute, " que celui qui n'a pas l'ame assez " forte pour se soumettre à sa situation, telle qu'elle soit, ne fera " jamais heureux dans quelque'état " qu'on lui procure." — S'il était vrai, le plus doux espoir de la bienfaisance serait perdu ! — Que je hais ces tristes vérités ! on cherche à les apprendre, & on desire encore plus les oublier.—Adieu.

LETTRE XLV.

Ce 15 Octobre.

Que d'obligations j'ai à ce bon Monsieur de Sénange, mon cher Henry ; sans lui, je ne fais combien j'aurais encore passé de tems sans voir Adèle ; mais grace à l'amitié qui l'a porté à me nommer son exécuteur testamentaire, les affaires nous rapprocheront malgré les parens, & même malgré Madame de Joyeuse. Hier, un notaire m'a remis des papiers qu'il fallait qu'Adèle & moi signassions ; je lui ai donc écrit pour demander la permission d'aller les lui porter ; elle l'a accordée, & je suis

parti dans une joie inexprimable de la revoir ; en arrivant au couvent, on me fit monter dans le parloir de son appartement ; elle courut à la grille, me donna sa main à travers les barreaux ; nous étions si émus que nous fumes quelques instans sans pouvoir nous parler : aux premiers mots, sa voix me pénétra, je m'arrêtais pour l'entendre ; & quand je lui répondais, je voyais aussi qu'elle m'écoutait, même lorsque je ne parlais plus ! nous nous entretinmes de nos sentimens : je lui rappelai qu'elle était libre !

“ libre ! me dit elle, est-ce que vous

“ me rendez ma liberté ? ... Nous pensâmes à notre avenir, à nos goûts, à la vie que nous mènerions

c'étoit obéir encore à Monsieur de Sénange, que de nous occuper de notre commun bonheur.—Elle me

pria d'être plus respectueux pour sa mere, de la soigner davantage;—
 “ Tout ce que vous lui direz d'aima-
 “ ble, me dit-elle pensez que vous me
 “ l'adressiez, & que je vous en remer-
 “ cie; effectivement, je ne ferai
 “ tranquille que lorsque vous lui
 “ aurez plu; car jusque là, je crains
 “ toujours qu'elle ne prenne quel-
 “ ques unes de ses préventions,
 “ dont ensuite il serait impossible
 “ de la faire revenir.”——J'ai pro-
 mis tout ce qu'elle m'a demandé; &
 lorsque je cédaï à un de ses desirs,
 c'était en souhaitant qu'elle en expri-
 mat de nouveaux pour m'y sou-
 mettre encore. Nous passames
 ainsi trois heures sans nous en
 appercevoir: je lui demandai à
 quoi elle s'occupait dans sa retraite?
 elle me répondit qu'elle s'était arran-

gée pour que sa vie fut à peu près distribuée comme elle l'était à Neuilly !

“ Je dessine, joue du piano, travaille
 “ aux mêmes heures, me dit elle ;
 “ le tems si heureux de nos longues promenades, je le passe ordinairement à continuer les leçons d'Anglais que vous aviez commencé à me donner : quoique seule, je fais mes lectures tout haut ; je repette le même mot jusqu'à ce que je l'aie dit précisément comme vous : l'Anglais à pour moi, un charme d'imitation & de souvenir que le Français ne saurait avoir ; je ne l'ai jamais entendu parler qu'à vous, & quand je le prononce, il me semble vous entendre encore ; chaque mot me rappelle votre voix, vos manières ; c'est une Source de plaisirs in-

“ puisable ! si jamais vous me me-
 “ nez en Angleterre, je ferai bien
 “ fâchée d’y trouver que tout le
 “ monde parle comme vous! ———

Nous fumes interrompus par Mesdemoiselles de Mortagne; en entrant, l’ainée appella Adèle *ma sœur*; ce nom me fit tressaillir : Adèle remarqua mon émotion, & s’empressa de me dire, que l’usage, dans les couvens, était que les Religieuses, entre elles, se nommaient toujours *ma sœur*, pour exprimer leur union & leur égalité! — “A leur exemple,” ajouta-t-elle, “ les pensionnaires qui s’aiment
 “ d’une affection de préférence,
 “ se donnent quelquefois ce nom
 “ qui les distingue parmi leurs com-
 “ pagnes ; & depuis l’enfance, Ma-
 “ demoiselle de Mortagne & moi nous
 “ nous nommons ainsi par amitié” —

l'explication d'Adèle ne me satisfait point ce nom de sœur m'avoit fait une impression extraordinaire! je crois que l'amour m'a rendu superstitieux, car je suis tourmenté par une sorte de pressentiment qui me trouble. Mademoiselle de Mortagne sœur d'Adèle! . . . j'en frémis encore.

LETTRE XLVI.

Paris ce 2. novembre

L'ETIQUETTE du deuil, les obsessions de Madame de Joyeuse, empêchent souvent Adèle de me recevoir; & craignant surtout l'aigreur continuelle de sa mere, elle aime mieux rester sans me voir, que d'oser avouer les sentimens qui nous unissent. Cependant, à l'entendre, ma délicatesse devrait toujours être satisfaite; car elle appelle *devoirs* les choses qui me déplaisent le plus.— Si je lui reproche l'éloignement qu'elle me prescrit, elle dit qu'elle se *sacrifie* elle-même.— La peur qu'elle

a de sa mere lui paroît du *respect*,— Elle nomme *décence*, la soumission qu'elle a pour les plus sots usages ; & dans nos continuelles disputes, Adèle n'a jamais tort, & je ne suis jamais content. — La dernière fois que je l'ai vue, sa mere étoit chez elle ; j'ai vainement essayé de lui plaire, elle me répondoit avec une féchereffe presque malhonnête. Je ne disois pas un mot qu'elle ne fut prête à le contredire ; aussi retombions nous souvent dans des silences vraiment ridicules, & notre conversation ressembloit tout à fait à la musique chinoise, où de longues pauses finissent par des sons discordans. Mais Adèle me regardoit, me fourrait, & c'étoit assez pour me dédomager. Au bout d'une heure, Madame de Joyeuse prit son éventail,

mit son mantelet & dit, en me regardant, qu'elle était obligée de sortir... Je vis clairement que cela voulait dire qu'elle desirait ne pas me laisser avec sa fille... mais j'étais résolu de ne pas la comprendre, & ne me dérangeai point... Elle espéra furement qu'Adèle aurait plus d'intelligence, & elle lui demanda si ce n'était pas le moment de ses études? Adèle baissa les yeux, en répondant que non. — Madame de Joyeuse ne se contenta pas de cette réponse; elle tira encore ses gants l'un après l'autre, repéta plusieurs fois qu'elle avait affaire... réellement affaire... sans qu'aucun de nous fit un mouvement pour se lever. — Enfin, elle me demanda si je n'avais pas l'intention d'aller à quelque spectacle? Je lui declinai à mon tour

un non fort respectueux aussi, après avoir encore balancé longtems, fallut-il bien qu'elle se déterminât à partir. Nous restâmes dans le silence tant que nous la crûmes sur l'escalier, mais dès que nous la jugeâmes un peu loin, nous nous livrâmes à toute la joie que nous causait son départ. Adèle riait comme un enfant qui a échappé à son maître ; cependant, la peur fut plus forte que tous ses sentimens ; son amour, sa gaieté même ne purent lui donner assez de courage pour rester avec moi. Elle me renvoya bien vite, en me recommandant surtout de tâcher de rejoindre sa mère, & de la saluer en passant, afin de lui faire voir que je n'étais pas resté longtems après elle. Je fus donc forcé de la quitter aussitôt, & de faire courir mes chevaux

pour rattraper la lourde & brillante voiture de Madame de Joyeuse. En me voyant, elle sortit presque sa tête hors de la portière, pour s'assurer apparemment si c'était bien moi : je lui fis une révérence, qu'elle ne me rendit pas...—Rentré chez moi, je me mis à rêver à la crainte affreuse qu'elle inspire à sa fille. j'étais blessé qu'Adèle m'eut renvoyé si promptement, qu'elle eut pensé à me dire de saluer sa mère ; cette petite fausseté me déplaisait... Près d'elle, sa gaieté m'amuse ; je pense comme elle, j'agis comme il lui plaît ; mais dès que je suis seul, la réflexion change toutes mes idées : je me fâche contre elle, contre moi, je suis mécontent de tout le monde.

LETTRE XLVII.

Paris, ce 16 Novembre.

J'AVAIS bien pressenti, Henri, que la mort de Monsieur de Sénange ferait le commencement de mes véritables peines ; & cependant je devais croire qu'Adèle libre, & Adèle m'aimant, rien ne pouvait plus troubler mon bonheur.

Ce matin, elle m'a fait dire de passer chez elle tout de suite : j'y ai couru aussitôt, & lui ai trouvé un air embarrassé que je ne lui avais jamais vu ; elle m'avait envoyé chercher pour me parler, disait-elle, & cependant elle n'osait me rien dire.—

Elle me regardait attentivement, ouvrait la bouche se taisait me passait ses mains à travers la grille hésitait allait enfin parler, & s'arrêtait encore.—Je ne savais que penser de tant d'émotion : plus elle paraissait agitée, plus je desirais d'en connaître le motif : mais, ou elle se taisait, ou elle ne retrouvait d'expressions que pour dire qu'elle m'aimait & m'aimerait toujours !... elle le répétait avec une ardeur qui m'effrayait : *toujours ! toujours !*... disait-elle vivement—je n'en doute pas, lui répondis-je Ces seuls mots lui rendirent son embarras, son silence : ses yeux même se remplirent de larmes Je ne pouvais plus supporter cette incertitude, mais je la suppliais vainement de s'expliquer ; elle m'affurait seulement de sa ten-

dressé, & mettait tant de passion dans la promesse de son amour, que je la regardais quelquefois pour m'assurer si elle était bien devant mes yeux; car ses protestations si répétées annonçaient quelque chose de sinistre: elles avaient l'accent d'un adieu... Son trouble m'avait gagné au point que, ne sachant qu'imaginer, je lui demandai, avec effroi, si elle se portait bien? elle répondit que oui, & je respirai un moment comme si je n'avais plus de chagrins à redouter.... malheureux que je suis!... Cependant, mon inquiétude devenant un supplice, Adèle fit un effort sur elle-même pour m'apprendre que sa mère était venue la veille, & l'avait traitée avec une bonté mêlée de confiance & de plaisanterie qui ressemblait plus à l'amitié que cette distance respec-

tueuse dans laquelle elle l'avait toujours tenue.—Hé bien ! m'écriai-je fatigué de toutes ces distinctions ?—

“ Hé bien ! ” répondit-elle, “ ma
 “ mere m'a demandé si vous restez
 “ riez longtems ici ? ne lui ayant
 “ rien répondu ; elle a demandé
 “ si j'avais imaginé de vous
 “ épouser ? je n'ai encore rien dit,
 “ & elle a ajouté que ce ne ferait ja-
 “ mais de son consentement ; que
 “ votre caractère ferait le tourment
 “ de ma vie : elle a peint vivement
 “ le malheur de se trouver en pays
 “ étranger, sans amis, sans parens,
 “ & n'ayant ni consolations ni sou-
 “ tiens.”—Tout ce que j'avais de
 force en moi, était employé à me
 contraindre ; car, dès que je paraifais
 fâché, Adèle retombait dans le
 silence, & alors il fallait encore des

heures pour l'engager à le rompre :
 enfin elle me dit, “ que sa mere lui
 “ avait avoué que, depuis longtems,
 “ elle lui destinait pour mari un
 “ jeune homme qui réunissait tous
 “ les avantages de la naissance, de
 “ la fortune, & des talens....”—
 Quel est son nom, lui dis-je avec un
 emportement dont je n'étais plus
 maitre ? — Elle me répondit qu'elle
 l'avait demandé.—Comment trouvez
 vous qu'elle l'ait demandé ? appa-
 remment pour se décider ensuite...
 Et qui croyez-vous que ce soit ?...
 Monsieur de Mortagne ? Oui,
 c'est lui ! comme je l'avais deviné :
 Monsieur de Mortagne ! repris - je
 presqu'étouffé par la colere
 “ Mon seul ami, remettez - vous,”
 me dit elle, “ ou sans cela je ne
 ‘ pourrai plus vous parler.” Elle
 me repetait qu'elle m'aimait, avec une

affection que je ne lui avais jamais vue ; mais toutes ses protestations ne pouvaient me rendre le bonheur ; j'étais appuyé sur la grille sans pouvoir dire un mot, ni même la regarder : un poids immense m'accablait ; elle parlait, & je ne l'entendais pas. Enfin elle se leva, & m'appella très fort, comme si j'eusse été bien loin d'elle.. Le son de sa voix me causa une douleur aigue qui me pénétre encore ; parlez tout bas, lui dis je, parlez tout doucement—. Alors, il faut lui rendre justice . . . Alors elle fit tout au monde pour me rendre plus tranquille, & se rapprochant de moi, comme si elle eut été près d'un malade affaibli par de longues souffrances, elle m'appellait à voix basse, me donnait les noms les plus tendres, les titres les plus chers ! mon cœur l'en-

tendait, & peu à peu, ce grand orage se calmait, lorsque malheureusement elle prononça le nom de *mari*; ce titre me rendit toute ma fureur; c'est le seul auquel Monsieur de Mortagne prétende, car il ne se donne pas la peine de l'aimer, c'est sa fortune qu'il épouse, son rang qu'il lui offre.—Au lieu d'écouter les douces plaintes d'Adèle, je me laissai aller à toute mon humeur, l'accusai de perfidie, de vanité; je ne fais jusqu'où aurait été mon emportement, si ses larmes ne m'avaient pas tout à coup arrêté: elles tombaient en abondance, & semblaient adoucir ma blessure... Dès qu'elle me vit plus tranquille, elle pressa mes mains de nouveau, les porta à ses yeux; elle paraissait aimer à en essuyer ses pleurs; mais elle s'arrêta

comme si elle avait encore quelque chose à m'apprendre Alors je l'avoue, Henri, surpris qu'il lui restât de nouvelles peines à me faire, je me mis à marcher dans la chambre en lui criant de se hâter, & de tout dire. — “ Ma mere,” reprit-elle, “ me vanta longtems les avantages “ de ce mariage, mais je l'ai refusé.” — Ah ! ce mot me rendit mon amour & ma soumission ; je revins près d'elle, je promis de ne plus l'affliger, de modérer ma violence, mon humeur : je me reprochais si cruellement de l'avoir affligée, que je la priai même de se venger, de me punir mais la cruelle, abusant bientôt de mes remords, de ma douceur, s'empressa d'ajouter que sa mere n'avait paru ni étonnée, ni fâchée de son refus, & lui avait

seulement demandé de voir Monsieur de Mortagne comme un parent à qui elle devait des égards....

“ Ma mere,” continua-t-elle, “ m’a
 “ dit que je croyais vous aimer, &
 “ qu’elle ne le pensait pas ; que
 “ j’étais convaincue de ne jamais
 “ aimer Monsieur de Mortagne, &
 “ qu’elle était persuadée du con-
 “ traire ; *ne disputons pas sur ce point,*
 “ m’a-t-elle dit en riant : *voyez-les*
 “ *également tous deux ; passez l’année*
 “ *de votre deuil à comparer, à réflé-*
 “ *chir, & au bout de ce tems, celui*
 “ *que vous préférerez aura mon con-*
 “ *seulement.* J’aurais bien désiré la
 “ refuser : mais tremblant de la
 “ fâcher, craignant de vous déplaire,
 “ j’ai seulement osé lui demander
 “ un jour pour réfléchir : voyez,
 “ dictez ma réponse.”—Que pou-

vais-je dire ? c'était moi alors qui gardait le silence : il m'était impossible de donner ou refuser mon aveu à un pareil arrangement . . . Cependant, elle me peignit si vivement la terreur que sa mere lui inspire, me repeta tant de fois qu'elle m'aimait, que moi, faible créature, redoutant de l'affliger, je fermai les yeux, & m'en rapportai à elle Le croiriez-vous ? au lieu de s'effrayer des peines qu'elle allait me causer, de se trouver plus à plaindre que moi, elle a paru bien aise ; & saisissant aussitôt une permission que je n'avais pas même prononcée, elle m'a remercié oui, remercié ! . . . l'ingrate ! . . . J'avais été si cruellement agité, que le son de sa voix, son silence, ses paroles, me blessaient également Cependant je ne

pouvais m'éloigner d'elle ; je restai longtems sans dire un mot, ni permettre qu'elle me parlat ; mes pensées, mes souffrances même avaient encore une sorte de vague que je craignais de fixer ; le chagrin, l'inquiétude, n'avaient pas marqué leur place dans mon ame, & il me sembla que tant que je resterais près d'elle, je pourrais encore être heureux, mais que si une fois je m'en allais, tout serait fini pour moi.... Cependant, il fallut bien la quitter, & je partis éprouvant déjà toutes les horreurs de la jalousie.

LETTRE XLVIII.

Paris. ce 25 Novembre.

Je ne vous ai pas crit depuis quelques jours, mon cher Henri, parce que je suis trop mécontent; mes résolutions varient presqu'aussi rapidement que mes pensées se succedent; je ne me reconnais plus.— Après vous avoir mandé la faiblesse avec laquelle j'avais consenti à ce qu'Adèle revit Monsieur de Mortagne, je restai tout le jour à rêver à sa situation, à la mienne: je ne savais encore à quoi m'arrêter, lorsque le lendemain je retournai à son couvent, j'y allai lentement; c'était la premiere

fois que je ne me hâtais pas d'y arriver. En entrant dans la cour, je vis un cabriolet auquel était attelé un superbe cheval qui frappait la terre, rongait son mors, & semblait bruler de partir Il est ici depuis longtems, me dis-je intérieurement, car un instinct secret m'avertissait que cette voiture appartenait à Monsieur de Mortagne Je montai l'escalier avec une répugnance extrême, & cependant j'avais toujours ; j'allais entrer dans le parloir, lorsque je fus arrêté par des rires éclatans, à travers lesquels je reconnus la voix d'Adèle; sa gaieté me fit redescendre quelques marches qu'il fallut remonter pour suivre le laquais qui m'avait annoncé.— Je trouvai Monsieur de Mortagne avec un gros chien, qui était la cause de tout

ce bruit ; ses sœurs étaient avec Adèle dans l'intérieur du parloir ; après les premières révérences, la plus jeune d'elles pria son frère de faire recommencer au chien les tours qu'il avait déjà faits ; & voilà le chien faisant sentinelle & toutes ces bêtises qui ne devraient amuser que des enfants ; Mesdemoiselles de Mortagne s'en divertissaient beaucoup, mais Adèle ne riait plus elle me regardait avec inquiétude ; la joie de ses amies, les peines que prenait leur frère n'attiraient plus son attention ; c'était même avec effort que sa politesse la forçait quelquefois à sourire Déjà me disais-je, elle se contraind pour moi Encore un jour elle s'en cachera peut-être de la crainte à la dissimulation, il n'y a qu'un pas ! — Le sérieux avec

lequel je regardais le maître & le chien, fit cesser bientôt ce badinage; d'ailleurs, l'impatient cheval se faisait toujours entendre, & les cris continuels du palfrenier avertissaient assez de la peine qu'il avait à le contenir; Adèle en fit la remarque sans trop savoir ce qu'elle disait Monsieur de Mortagne se leva aussitôt, & partit avec empressement, lui jettant un regard qui disait : *je ne gêne personne moi, je ne suis point jaloux* si jeune, point jaloux ! il a donc déjà renoncé à l'amour ! Adèle, vous suffirait-il d'être aimée ainsi ? — Ses sœurs coururent à la fenêtre pour le voir partir — Je l'entendis qui fouettait, arrêtait, excitait son cheval ; elles détournaient la vue, lui disaient de prendre garde ; mais ni leur peur, ni leurs cris, ne purent engager

Adèle à se déplacer ; elle resta assise près de moi. — Si je n'avais pas été ici, lui demandai-je tout bas, seriez-vous restée ?.... “ Non,” me répondit-elle, “ je crois que par curiosité j'aurais été à la fenêtre.” — Oui, lui dis-je, par curiosité ; & Monsieur de Mortagne aurait cru que c'était lui qui vous attirait. — Quelques minutes après, ses sœurs nous laissèrent seuls—comme Adèle était embarrassée !... je pris sa main & la baisait en soupirans !.... “ Je n'ai rien à me reprocher,” me dit-elle, “ & cependant je ne suis plus contente...” — Sa douceur me toucha ; je n'envifageai plus que la crainte que sa mère lui inspire : je la plaignis, la plaignis sincèrement. Avec quelle tendresse je cherchais à la rassurer, à la consoler !—“ Si vous

“ saviez,” me dit - elle, “ comme
 “ vous êtes différent de vous-même;
 “ lorsque vous êtes entré, votre
 “ visage était si sévère !... Avant
 que j’arrivasse, lui répondis - je en
 souriant, vous étiez si gaie !... elle
 sourit à son tour, mais ce rire avait
 quelque chose de triste & de doux
 qui me pénétra. — “ J’avoue,” re-
 prit-elle, “ que je ne suis assez
 “ forte, ni pour déplaire à ma mere,
 “ ni pour vous fâcher” — Elle
 rêva longtems, & finit par me pro-
 poser de ne jamais voir Monsieur de
 Mortagne qu’en ma présence. J’a-
 doptai cette idée avec une tendre
 reconnaissance ; nous nous sépa-
 rames satisfaits l’un de l’autre, &
 nous aimant, je crois, plus que ja-
 mais. — Deux jours après, Adèle
 m’écrivit que Monsieur de Mortagne

lui ayant fait demander si elle ferait chez elle le soir, elle me pria de m'y rendre de bonne heure. Je fus exact, mais il arriva presque en même tems que moi, & parut étonné de me rencontrer : cependant, se remettant aussitôt comme un homme maître de ses passions, ou plutôt n'ayant déjà plus de passions, il fit quelques complimens à Adèle, qui lui répondit avec une sécheresse que je n'approuvai point... Ne pourrat-elle donc jamais le traiter comme un homme ordinaire ? & aura-t-il toujours à se plaindre ou à se louer d'elle ? je comptais lui en faire quelques reproches dès que nous serions seuls ; mais soit qu'il espérait rester après moi, ou s'amusât à me tourmenter, il ne s'en alla qu'au moment où l'on vint avertir Adèle que la supérieure

la demandait . . . Alors il fallut bien que nous sortissions en même tems ; il faut plutot qu'il ne descendit l'escalier, se jetta dans sa voiture, & partit comme un éclair. Dès qu'il fut hors de la cour, Adèle parut à sa fenêtre, & me salua comme si elle m'eut dit : *j'ai attendu qu'il n'y fut plus pour me montrer . . .* Combien je lui fus gré de cette petite attention ! . . . que la plus legere préférence laissée de douceur après elle ! En quittant Adèle, ma raison avait beau me dire, *que cette froideur était trop loin de son caractère pour durer... qu'elle passerait bientôt ; & que si Monsieur de Mortagne s'obstinait à la voir, il finirait par en être supporté...* Adèle à la fenêtre, & n'y venant que pour moi, détruisait toutes ces réflexions. Mais hier, elle m'écrivit qu'il

devait encore venir.—Je ne reçus sa lettre qu'à l'heure même où il devait être déjà chez elle ; j'y allai détestant le rôle que ma complaisance avait entrepris.—En effet, quelle lacheté de lui permettre de le recevoir si j'étais inquiet ; & si je n'étais point jaloux, pourquoi ne pas oser les laisser ensemble ?... Vingt fois je fus au moment de retourner, & cependant j'avais toujours, mes sentimens changeaient se heurtaient, & n'en devenaient que plus douloureux !... En entrant chez elle, je remarquai que Monsieur de Mortagne regarda plusieurs fois ses sœurs en riant d'un air moqueur : mon humeur augmenta, mes soupçons se renouvelèrent ; Adèle aussi me demanda de mes nouvelles d'une voix assurée que je ne lui connaissais

pas, & lui-même s'avisa de m'adresser plusieurs fois la parole.... Il me sembla qu'il régnait entre eux une aisance, une facilité de conversation qui me confondaient.... Elle se fit apporter un dessin qu'elle venait de finir ; il le loua avec tant d'exagération, qu'elle rejetta ses éloges, mais si faiblement, qu'on sentait bien que la flatterie ne lui déplaisait pas.... D'ailleurs, pourquoi lui faire connaître ses talens, si elle ne desirait pas lui plaire ?.... Non, Henri, non, je ne souffrirai pas qu'elle le revoie... cette recherche de ne le recevoir que devant moi n'est qu'une ruse de femme ; j'entends ce qu'elle dit, mais fais-je ce qu'elle pense ?.... Pour achever de me tourmenter, sa mère arriva peu de tems après moi, & dit à sa fille qu'elle avait à lui parler :

je me levai pour les laisser libres, Monsieur de Mortagne fit aussi un mouvement pour s'en aller, mais Madame de Joyeuse lui dit de rester... Indigné, j'allais me rasseoir, peut-être même faire une scène ridicule, lorsqu'Adèle, plus pâle que la mort, me dit adieu, & me pria de revenir aujourd'hui..... Sa terreur me fit pitié; mais je reviendrai; & certes je ne me laisserai pas jouer plus longtems.... elle ne le reverra jamais!... Que peut lui faire la colère de sa mere? elle n'en dépend plus.... Si je dois l'épouser un jour, mon opinion, mon estime seules doivent la conduire, je lui proposerai de venir à Neuilly, d'y passer avec moi le tems de son deuil; si elle me refuse, c'est qu'elle ne m'aura jamais aimé!..... mais aussi

si elle y consent !... insensé ! si elle
y consent ; souffriras - tu qu'elle
manque à des convenances que les
femmes doivent toujours respecter?...
Ah ! je ne ferai jamais heureux, ni
avec elle, ni sans elle !....

F I N.

Le petit Ouvrage qui fuit,
est celui que Madame de Ver-
neuil donna à Lord Sydenham;
nous l'avons placé ici afin de
ne pas retarder la marche de
ses Lettres.

AGLAË,

CONTE.

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le Conte fait passer le précepte avec lui.

LA FONTAINE.

Ce conte a été fait pour une jeune personne que sa toilette occupait beaucoup ; elle avait déjà tous les défauts d'Aglaé, que nous n'avons fait Princesse que par égard pour la Fée, qui ne pouvait pas trop se mêler d'une éducation ordinaire.

AGLAË,

CONTE.

IL y avait une fois une Reine qui croyait que rien ne devait s'opposer à ses desirs. Les Dieux, dans un moment de complaisance, lui avaient donné une fille d'une beauté si rare, qu'avant d'avoir atteint sa quinzième année, elle était déjà l'objet de l'adulation des poètes, & inquiétait surtout l'amour propre des femmes. On la nommait Aglaé. elle avait de la noblesse dans les traits, & cepen-

dant un extérieur modeste. Avec de l'esprit naturel, de la sensibilité, des dispositions à la bienveillance, Aglaé, sans mériter tout à fait des ridicules, fournissait souvent des prétextes à ceux que la malignité amuse. Les soins outrés de sa toilette absorbaient sa journée ; les modes les plus exagérées étaient celles qu'elle préférait, & sa taille souple & légère perdait toute sa grace sous l'amas fastueux des étoffes les plus riches. Quant à son esprit, tout ce qu'il fallait apprendre la fatiguait ; les leçons la conduisaient à la mélancolie ; l'étude aux vapeurs ; le raisonnement à la tristesse. Pour la guérir de tant de maux, il fallait lui parler de sa beauté, de ses parures, sujets intarissables de ses conversations & de ses plaisirs. La Reine, mere d'Aglaé,

comme toutes les meres tendres & faibles, s'amusa d'abord de ce besoin de briller, & l'augmenta peut-être en cédant à des fantaisies qu'elle crut pouvoir toujours gouverner. Sous le prétexte de la rendre heureuse, elle avait commencé par la gâter : n'ayant pas la force de l'affliger, espérant du tems ce qu'elle n'attendait pas de son courage, cette mere aveugle reculait toujours l'époque d'une éducation plus sévère. Dans l'enfance, elle s'était cru des années pour corriger sa fille & l'instruire ; à présent, elle attendait l'age & la raison. Insensiblement elle l'aurait amenée à être comme presque toutes les femmes, qui passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir, jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre.

Du tems que les Royaumes méritaient les soins des êtres furnaturels, ces Génies bienfaifans furveillaient les humains, réparaient l'excès de la précipitation ou les maux nés de l'infouciance : ils rendaient les erreurs des Rois moins funeftes, & rétabliffaient, tout à la fois, leur gloire & la félicité de leurs peuples. Ces êtres merveilleux fe nommaient des Fées : celle qui protégeait les auguftes parens d'Aglaé vint à leur fecours, fuppléa leur volonté tardive, enleva leur fille, la tranfporta dans une ile déferte, & lui donna une gouvernante févere dans fes principes, indulgente pour les fautes paffées ; une de ces femmes rares, dont l'excellent efprit aurait pu fe paffer de l'expérience, & qui, dans le même moment fourniffent à leur eleve le modèle & le

précepte ; une de ces femmes qui, vouées par penchant à la raison, mettent au rang de leurs devoirs l'art de la rendre aimable ; une de ces femmes, enfin, qui savent bien à quoi s'en tenir sur la prétendue perfection humaine, mais qui gardent soigneusement leur secret, de peur que la jeunesse n'en abuse. Telle était celle qui devait seconder les vues de la Fée. On fait que ces espèces de divinités terrestres ne font rien comme les autres, & préfèrent toujours les moyens les plus bizarres, ce qui, soit dit en passant, prouve, de leur part, une grande connaissance des hommes. La Fée transporta, dans cette ile, les vieilles les plus décrépites de sa cour, seulement celles dont la jeunesse avait été célèbre par leur beauté, leur esprit, &

par leurs inconséquences : car je ne fais pourquoy ces dons brillans content toujours quelque chose à la raison.

La plus jeune de ces femmes avait cent ans : la Fée dit à Aglaé : *vous ne sortirez point d'ici que vous n'ayez découvert par quel attrait, par quels charmes, chacune de ces femmes brillait dans sa jeunesse ; mais aussi, chaque fois que vous devinerez juste, vous serez parée d'une grace nouvelle. Je vous doue de toutes celles qu'elles ont perdues, si vous pouvez les retrouver.* Après ces mots la Fée disparut, laissant Aglaé dans l'ivresse de la joie, & au plus haut degré du bonheur, *l'espérance.* Elle courut chez toutes les vieilles, & les examina avec tant d'attention qu'elles prirent pour de l'intérêt un sentiment très personnel ; car, s'il faut l'avouer, Aglaé s'at-

tendait bien à être parfaite avant la fin de la journée. L'âge, les maladies, les regrets, avaient tout détruit. Cependant, leur extrême laideur étonna moins Aglaé que l'humeur qui les faisoit machinalement à l'aspect imprévu de la beauté unie à tout l'éclat de la jeunesse. Le silence envieux des unes, les murmures des autres, l'embarras de toutes, oterent à Aglaé le courage d'entrer en conversation. Elle se retira plongée dans des idées sombres, mais qui avaient bien moins pour objet la dégradation de la nature humaine, que la difficulté d'accomplir les conditions de la Fée.

Le lendemain, même épreuve, même chagrin : elle vint tristement trouver sa bonne, le cœur gros de soupirs, les yeux humides de pleurs,

la tête pleine de projets, malheureuse, regrettant des biens dont jusques là cependant elle s'était si légèrement passée. “ La Fée se moque de nous, lui dit elle avec aigreur ; “ elle “ veut que nous restions toujours “ dans cette ile ; je suis fure qu'aucune de ces femmes n'a été jeune. “ Pour l'amabilité elle ne fait qu'augmenter avec l'expérience & le “ savoir ; dumoins c'est ce qu'on me “ disait en m'accablant de leçons : & “ l'on ne saurait ni les voir, “ ni les écouter.” La gouvernante sourit et observa en général que les défauts d'autrui nous trouveroient plus indulgens, si nous étions moins adroits à détoner les yeux des autres ; cette réflexion déplut à Aglaé qui s'éloigna avec une humeur que, jusques là dumoins, elle avait

pris la peine de cacher. Les remords ne tarderent pas à l'avertir de son injuste vivacité ; & ne pouvant plus longtems se diffimuler ses torts, elle vint les expier dans les bras de sa gouvernante ; le besoin d'un pardon rend modeste & sensible : on croit effacer sa faute par un excès de confiance, & dans la joie que donne le raccomodement, l'abandon est entier. Aglaé supplia sa bonne de la diriger, de l'aider dans ses recherches ; celle-ci, qui épiait avec soin les retours de la sensibilité, et qui voulait faire solliciter jusqu'à ses leçons, lui répondit ; “vous vous y êtes
 “ mal prise ; vous cherchiez des per-
 “ fections dans ces femmes, et leur
 “ laideur vous en frappait davantage ;
 “ ce n'est point ainsi qu'on juge
 “ les vieilles coquettes, elles n'ont plus
 “ que la grimace de leurs agrémens ;

“ foyez fure que leur plus grand
 “ ridicule eft toujours la derniere
 “ trace de leurs anciennes préten-
 “ tions: cette vieille, par exemple,
 “ que vous voyez fi fémillante,
 “ jouer encore la gaieté, fe rappelle
 “ que, dans fa jeunefle, un continuel
 “ fourire laiffait voir les plus belles
 “ dents du monde; aujourd’hui,
 “ elle croit avoir fauvé du moins, des
 “ mouvemens agréables, & n’eft
 “ que ridicule. Les femmes ref-
 “ femblent aux couleurs; deux ou
 “ trois nuances feulemment brillent de
 “ leur prope éclat, les autres font
 “ ou trop pales ou trop prononcées;
 “ ainfi les femmes qui ne font que
 “ jolies ne vivent que quelques
 “ années ; le refte eft livré à
 “ l’ennui & aux regrets ; vous les
 “ préviendrez fi vous pouvez vous

“ bien convaincre que la beauté fait
 “ naître les passions, mais que le ca-
 “ ractere seul attache. ”

Par les soins de la Fée il n’y avait dans cette ile ni miroirs, ni ruiffeaux ; Aglaé pouvait y douter de sa beauté ; les vieilles y oublièrent leur laideur ; leurs ridicules en augmentaient, & c’est ce qu’il fallait pour la guérir. Nous avons déjà dit que la plus jeune de ces femmes avait cent ans ! & toutes osoient encore espérer de l’avenir, & ne parloient que des erreurs du bel age ; tantot elles redisaient les chansons qu’elles croiaient avoir inspirées ; tantot elles montraient des portraits repris à des infideles ; c’était des volumes de madrigaux & de sonnets, enfin tous les petits tributs de la galanterie. Aglaé avait aussi déjà ses portefeuilles ; quel

fut son étonnement de voir qu'un siècle n'avait presque rien changé au protocole d'amour ! même style, mêmes idées, mêmes sermens, mêmes exagérations, même amour propre ; mais comment s'avouer que ces vieilles avaient été aussi belles, puisqu'elles avaient obtenu les mêmes hommages ! Aglaé aima mieux croire que les poètes d'alors étaient plus enthousiastes & ceux de nos jours plus difficiles.— Cependant, l'insatiable besoin de briller lui fit ouvrir ses portefeuilles, même à ces vieilles ; à peine en fut-elle écoutée ; les unes baillaient ; les autres critiquaient, celles-ci faisaient des comparaisons ; celles-la trouvaient partout des plagats ; Aglaé, un peu confuse, voyant que les vers faits pour elle n'étaient que des réminiscences, se dégouta

d'un encens si vulgaire, & jetta, avec dédain, ce trésor qui jusques là ne l'avait point quittée.

L'ennui nous ramene quelquefois à la raison. Aglaé retourna vers sa gouvernante, lui demanda des livres, de l'ouvrage, des conseils, & surtout le secret d'abrégér le tems. La gouvernante commença à espérer de son élève, lui indiqua l'étude, ou du moins la lecture qui y dispose. Cette ressource parut infailible à Aglaé : elle voulut tout entreprendre à la fois : la musique, le dessin, la mesure du ciel, la division de la terre, les rêves brillans de la fable, les rêves moins amusans de l'histoire. Pendant deux ou trois jours, son tems fut plus occupé que celui d'un sage : mais l'excès du travail en affaiblit le gout, & en fait une tâche

fatigante au lieu d'une paisible & douce occupation. La gouvernante qui voulait prévenir le dégoût, l'engagea à se dissiper, lui conseilla de revoir ses vieilles, sure qu'à chaque visite elle reviendrait, & plutôt & meilleure. Aglaé se mit donc à observer leur caractère, leurs habitudes; c'était comme le fil qui la guidait. La plus âgée se nommait Delphine, sa décrépitude était extrême: elle n'entendait plus, & ne voyait qu'à peine. Aglaé s'attacha plusieurs jours à l'observer, & parvint enfin à s'en faire entendre. Cette vieille, dont l'aspect ne lui avait inspiré que de l'aversion, en peu de jours commença à l'intéresser. Elle joignait, à beaucoup d'usage du monde, un sentiment des convenances si juste, qui l'avertissait toujours si à propos, que

tout ce qu'elle disoit avoit une maniere & un ton qui n'appartenait qu'à elle. Aglaé conclut, avec raison, que Delphine avoit eu, dans sa jeunesse, une conversation fort piquante. Cette jeune Princesse, dont l'esprit naturel manquait par les formes, avoit le défaut presque général à celles que de trop grands avantages rendent toujours surs d'être écoutées : elle parloit beaucoup, & se répétoit souvent. Le jour qu'elle fut frappée du genre d'esprit que Delphine avoit dû avoir, sa gouvernante, étonnée de la délicatesse de son langage & de la vivacité de ses expressions, ne put s'empêcher de lui en faire compliment, & Aglaé enchantée, vit qu'elle avoit deviné juste, & que la Fée lui avoit tenu parole. Les jours suivans, elle essaya

de pénétrer le caractère de Nathalie ; mais celle-là lui donna de l'occupation : elle était fotte, bête, vaine, & de méchante humeur. Aglaé la mit sur toutes sortes de fujets sans pouvoir faire une seule découverte à son avantage, lorsque par hasard, une de ces vieilles nommée Rosalie, parla avec enthousiasme de la musique ; Nathalie se facha comme si on avait voulu la blesser, & loua exclusivement la danse. Leur sentiment dégénéra en dispute ; leur dispute en personnalités. Aglaé devina facilement que l'une avait eu la voix belle, & que l'autre avait dû bien danser. Elle invoqua la Fée, se mit à un clavier, & en joua avec une grace qui les charma toutes deux. Nathalie surtout était transportée de l'entendre mêler différens airs de danse à ses

variations, & Rosalie pouvait croire, au brillant de son jeu, qu'elle en avait fait sa principale étude. Contentes l'une & l'autre, elles se réunirent au moins pour la louer. Aglaé les quitta en réfléchissant aux succès qu'elle venait d'obtenir par des agrémens qui rendent toujours plus aimables, mais qui ne suffisent jamais; & entrevit qu'on ne plait par les talens qu'en offrant aux autres ceux qu'ils possèdent ou qu'ils préfèrent, qu'on a besoin de leurs éloges, même pour être averti de sa propre valeur, au lieu que les qualités se font sentir dans la solitude, dédomagent de l'oubli du monde, & sans rendre insensible à la louange, ne vous font cependant rien faire pour elle. Encouragée par ses succès, Aglaé mit les mêmes soins à les étudier toutes.

Elle devina qu'Eugénie avait été d'une douceur extrême, qu'Hermine avait très bien dessiné : elle s'appliqua surtout à en bien connaître une dont l'ensemble l'avait frappée d'étonnement. Son visage n'avait jamais eu de jeunesse ; mais comme elle ne l'avait point su, sa vieillesse n'en valait pas mieux. Il n'y avait aucune nuance dans son esprit, aucun ensemble dans sa personne : son bonnet ne tenait pas à sa tête ; sa tête semblait toujours prête à se détacher de son col : elle avait du trait, de l'imagination ; mais ses idées étaient si extraordinaires, sa conversation si étrangement mêlée, que ce qu'elle disait de bien, avait plutôt l'air d'être l'effet de son bonheur que celui de son bon sens. Elle fatiguait à force de vouloir plaire, choquant

tous les usages, ne manquant jamais de faire une chose ridicule, ou d'en dire de déplacées. Les habiles voyaient bien qu'elle était née folle, mais savaient bien aussi qu'elle était sauvée par ce grand mot : *elle est extraordinaire !* car la folie est une maladie dont on n'accuse que ceux qui ont eu quelques momens de raison. Aglaé fut longtems sans pouvoir comprendre comment il lui avait été possible de plaire ; mais elle finit enfin par s'appercevoir qu'une indiscretion prolongée avait bien pu être prise pour un excès de franchise, & elle sentit que le premier de tous les charmes était d'être vrai.

Aglaé tacha de démêler les secretes pensées d'une autre qui affectait de parler sans cesse de sa nullité, de dire qu'elle radotait, & qu'enfin elle n'était

plus que l'ombre d'elle-même. Quel eut été son désespoir si on l'eut prise au mot, ou si on lui eut révélé qu'elle ne parlait si volontiers de ce qu'elle avait perdu que pour apprendre ce qu'elle avait possédé ! Aglaé ne s'y trompait presque plus : elle était modeste avec la fiere, soumise avec le bel esprit, piquante avec celle qui voulait paraître douce ; elle flatta leurs défauts pour s'en moquer, caressa leurs goûts, les invita à raconter leur histoire, & leur fournit au moins le plaisir inépuisable de parler d'elles-mêmes. Ces différentes anecdotes donnaient matière à des réflexions un peu malignes qu'elle confiait à sa gouvernante, & surtout à des questions qui amenaient des détails intéressans, propres à hâter l'éducation de son esprit : par exem-

ple, elle lui demandait un jour pourquoi il en coutait tant aux femmes de vieillir ?—“ C’est,” répondit la gouvernante, “ parce que rien “ ne peut jamais remplacer ce “ qu’elles perdent. Quand les hommes renoncent au bonheur de “ plaire, ce n’est qu’un échange de “ passions : l’amour de la gloire leur “ tient lieu des jouissances qui leur “ échappent : le fantôme qu’on “ appelle réputation s’empare de “ toutes leurs facultés ; vieillissant “ avec des passions nouvelles, ils “ gagnent le terme sans s’en appercevoir, & finissent par se croire “ toujours jeunes. Si les femmes “ voulaient, de bonne heure, se “ faire des occupations, consentir à “ s’oublier, craindre la louange, se “ former des amis, ne pas confondre

“ le besoin de briller avec le desir de
“ plaire, toutes les saisons auraient
“ pour elles quelques beaux jours.
“ Lorsque vous rentrerez dans le
“ monde, vous ferez la seule qui,
“ grace à la Fée, aurez commencé
“ votre jeunesse au milieu d’un
“ cercle où vos agrémens étaient
“ presque des torts, où, pour plaire,
“ il fallait les faire oublier : que ce
“ soit la leçon de votre vie. Je fais
“ que pour être heureuse il faut être
“ aimée ; profitez-donc de tous vos
“ avantages : vous êtes belle ; en
“ évitant le faste, que votre toilette
“ ne soit jamais trop négligée : à la
“ ville ou à la campagne, ayez tou-
“ jours cette recherche qui, sans
“ être ce qu’on appelle parure,
“ prouve si bien le desir de plaire.
“ Cultivez votre esprit ; ajoutez

“ chaque jour à son étendue, & sou-
 “ venez - vous que la conversation
 “ de la femme qui fait le plus, doit
 “ toujours laisser croire qu'elle cher-
 “ che à s'instruire. L'air du doute
 “ console l'ignorant & flatte celui
 “ qui croit pouvoir éclairer. Mais
 “ surtout soyez bonne, soyez le si vous
 “ voulez être aimée, l'être toujours.
 “ La bonté nous porte à secourir
 “ l'indigent, à excuser les coupab-
 “ les, à écouter avec compassion
 “ les plaintes même les plus insen-
 “ sées, à consoler tout ce qui
 “ souffre. Trouver une ame bonne
 “ est le besoin de tous les momens ;
 “ la posséder est le charme de tous
 “ les ages, charme sans lequel au-
 “ cune vertu n'est suffisante, & qui,
 “ peut-être, ferait passer par-dessus
 “ mille défauts. Le Génie qui nous

“ gouverne, n’a point donné à la
 “ bonté un rang marquant parmi
 “ les vertus ; il n’a pas compris
 “ non plus l’ingratitude dans le
 “ nombre des fautes qui nous font
 “ bannir de sa cour. Surement, il
 “ a cru que l’amour ou la justice
 “ des hommes nous récompense ou
 “ nous punit assez.” Ces réflexions,
 communiquées avec un tendre inté-
 rêt, attachaient Aglaé, la ramenaient
 à la raison, à ses études, & l’invitaient à y mettre encore plus de suite ;
 mais plus elle avançait, plus elle
 sentait le besoin d’être guidée : aussi,
 demanda-t-elle à sa gouvernante,
 avec cette bonne foi de la première
 jeunesse, de la diriger, de lui aider à
 regagner son enfance perdue. Celle
 ci lui sauva les premières difficultés,
 lui cacha surtout ce qu’il faut de

peines, de travail, de persévérance pour arriver à un genre quelconque de perfection. Ce n'était pas toujours de longues lectures, c'était moins encore de fatigantes allégories ; jamais de gêne ; ne courant ni après l'esprit, ni après la raison ; évitant l'ennui qu'on redoute à tous les âges ; mais dans des promenades utiles, tout devenait un sujet d'instruction & de plaisir. La nature, si riche & si belle, fournissait des développemens toujours nouveaux. Je ne fais quel auteur à dit, *qu'aux yeux de l'ignorance, tout était prodige, ou tout était naturel*. Aglaé qui, jusques là, n'avait promené que des regards indifférens sur tant de richesses, Aglaé s'arrêtait à tout, questionnait sans cesse, dévorait l'instruction, & s'étonnait également de

ce qu'elle ne savait pas, & du tems qu'elle avait passé sans chercher à s'instruire. Elles entreprirent un jour de faire le tour de l'île, & arrivèrent à une petite maison isolée, paisible habitation d'une vieille qui les reçut avec un mélange de tristesse & de douceur qui trahit les âmes sensibles. Aglaé se sentit attirée vers elle, & n'eut pas besoin de se garantir de cette première impression qui, près de toutes les autres, conduisait à la plaisanterie. Aglaé n'éprouva que ces égards mêlés d'intérêt & de respect ; elle n'osait point lui demander ses aventures, elle craignait presque de les lui rappeler : elle aurait voulu lui plaire, attirer sa confiance, la consoler, s'il était possible. La vieille la devina, la fit

approcher d'elle, & lui raconta son histoire en ces mots :

“ Je ne vous parlerai point de
 “ mon enfance, rien ne me la rap-
 “ pelle. Mes souvenirs ne com-
 “ mencent qu’au jour où je vis, pour
 “ la première fois, un homme qui
 “ fut le maître du reste de ma vie.
 “ Jusques là, je m’étais cru jolie,
 “ spirituelle : de ce moment j’en
 “ doutai ; ma toilette ne finissait
 “ plus ; je n’étais jamais contente
 “ de mon esprit ; & le jour où il
 “ me dit qu’il m’aimait, je me crus
 “ parfaite ! on nous unit ; alors je
 “ ne pensai plus à lui plaire ; j’avais
 “ tout oublié ; je n’existais que les
 “ heures qu’il me donnait : les
 “ autres se passaient à l’attendre ou
 “ à le regretter. Lorsqu’il arri-
 “ vait, il semblait changer l’air

“ que je respirais : je me trouvais
 “ heureuse sans avoir besoin de le
 “ dire : je suivais tous ses mouve-
 “ mens ; je l’écoutais avant qu’il
 “ parlat ; ce qu’il disait, je croyais
 “ l’avoir pensé. Longtems il fut
 “ heureux par tant d’amour : mais
 “ dans mon bonheur, j’oubliai qu’il
 “ faut des soins pour conserver
 “ même ce qu’on aime : je négligeai
 “ ma figure, mon esprit, mes amis,
 “ tous mes devoirs ; je ne pensais
 “ qu’à lui ; je ne voyais que lui ;
 “ je ne parlais que de lui. Tout
 “ le monde m’avait abandonné sans
 “ que je m’en apperçusse ; je finis
 “ par l’ennuyer aussi : je sentais
 “ qu’il se détachait, ses retours n’é-
 “ taient plus que des complaisances,
 “ ses soins que des procédés. Au lieu
 “ d’appeller les plaisirs à mon se-

“ cours, je passais, dans les larmes
 “ & les reproches, le tems qu’il
 “ me donnait encore : j’exigeais l’a-
 “ mour ; j’éloignais l’amitié : je ne
 “ le voyais presque plus..... Qui
 “ m’eut dit alors que j’allais souffrir
 “ davantage?.....

“ Quelle douleur je ressentis en
 “ apprenant qu’il était occupé d’une
 “ autre femme ! j’exigeai avec hau-
 “ teur comme s’il m’aimait encore ;
 “ j’exigeai qu’il ne la revit plus. Il
 “ me refusa sans colere ni pitié.
 “ C’est alors que je me crus perdue :
 “ je tombai à ses pieds ; je le priai
 “ de m’aimer comme on demande
 “ aux Dieux de vivre. Je ne pré-
 “ tendais plus à aucun sacrifice :
 “ voyez la, aimez la, m’écriai-je,
 “ mais ne m’oubliez jamais tout à
 “ fait..... Mon humeur l’avait

“ éloigné : ma douceur le ramena,
“ & une seconde fois je me crus
“ heureuse. Bientot après, les af-
“ faires, l’ambition me l’enleverent
“ encore. Je n’étais plus jeune ;
“ le tems avait passé sans que je
“ m’en apperçusse. Je me plai-
“ gnais, quoique furement j’eusse
“ été une des plus fortunées ; mais
“ je ne fus cela que longtems après...
“ je lui cachais mes peines ; elles
“ en influaient davantage sur mon
“ caractère & sur ma santé. J’étais
“ devenu triste & souffrante : je
“ n’en étais que moins aimable.
“ J’espérais toujours que le lende-
“ main m’apporterait quelques con-
“ solations, & ce n’était qu’un jour
“ de plus, passé dans les larmes.
“ Enfin, j’entendis parler d’un De-
“ vin qui, disait-on, faisait des mi-

“ racles ; on y croit dès qu’on en a
 “ befoin : j’allai le consulter. Comme
 “ j’arrivais chez lui, j’en vis sortir
 “ une vieille à qui je demandai ce
 “ qu’il lui avait dit : je n’en obtins
 “ pour réponse que ces quatre vers,
 “ que je n’ai jamais oubliés.

De l’avenir point de nouvelle ;
 Ils ne m’ont dit que le passé ;
 Les plaisirs d’un âge avancé
 Sont les plaisirs qu’on se rappelle :

“ Je n’entrai point chez l’Oracle, &
 “ pris cet avis pour moi-même. Je
 “ renonçai au bonheur : celui des
 “ autres m’intéresse encore, il me
 “ console quelquefois ; mais il ne
 “ m’empêche pas d’attendre, avec
 “ impatience, la fin de ma vie.”

Aglaé avait écouté la vieille avec
 ce vif intérêt qui fait qu’on partage

toutes les sensations. Sa gouvernante, qui avait surpris ses yeux remplis de larmes, aurait peut être désiré que ce tableau n'eut pas été rendu avec tant d'énergie ; mais elle se promit bien de glisser, sans affectation, dans leur premier entretien, que le malheur de la vieille était celui de toutes les femmes sensibles ; & ce n'est pas un jour perdu que celui qui apprend que l'amour est bien loin de tenir ce qu'il promet, & que les hommes ne savent aimer qu'autant qu'on fait leur plaisir.

Aglaé, de son côté, réfléchissait, mais se disait qu'elle reverrait souvent cette intéressante vieille, & lui ferait répéter des détails qui l'avaient si vivement affectée. Ces épreuves ne répondirent pas à son attente : l'histoire était toujours la même.

Aglaé sentit qu'il est impossible de parler longtems de soi sans fatiguer. Elle avait cru que chaque jour elle aimerait cette vieille davantage, & chaque jour elle l'écoutait avec moins d'intêret; rien ne pouvait la distraire; la morale, la campagne, l'ambition, tout la ramenait à son amant. Parlait on d'une belle action, il l'aurait faite; d'une chose simple, il l'aurait embellie; de toutes ces femmes c'était encore la plus aimable; ses souvenirs venaient du cœur; Aglaé allait chez elle avec plaisir, y restait avec ennui, & cependant la quittait avec peine; mais elle la quittait souvent avant que le Soleil eut marqué l'heure de son retour. La vieille, sans se plaindre lui disait adieu avec tristesse. Aglaé revenait lentement, mécontente d'elle même, se reprochant sa cruauté, se

trouvant incapable d'aucun sacrifice. Le lendemain, après ses heures d'étude, elle volait chez son amie, il semblerait, à la voir courir, que jamais elle n'arriverait assez tôt : & jouissant d'avance du plaisir que ferait son empressement, elle s'accoutuma peu à peu à s'oublier elle même, à se croire nécessaire au bonheur d'une autre, première & la plus douce des illusions ; elle en vint même jusqu'à retourner chez celles qui lui avaient paru si ridicules. Ce n'était plus la raillerie, plus le cruel besoin de se moquer : elle flattait encore leurs défauts, mais comme on console un malade qui n'a plus de ressources. Cependant, leur extrême crédulité l'effraya sur elle-même.—“ Rassurez-moi,” dit-elle un jour à sa gouvernante ;

“ je ne vous demande point d'éloges,
 “ mais j'ai besoin d'être encouragée.
 “ Suis-je jeune? m'avez-vous donné
 “ les moyens d'être aimable.
 “ comme ces femmes, ne suis-je
 “ pas aussi dans l'aveuglement?—

A ces mots la Fée parut. ———

Soyez tranquille, mon Aglaé, lui dit-elle; vous êtes ce que vous étiez: je ne pouvais rien ajouter à votre beauté. Il ne m'étais pas permis non plus de vous corriger sans que vous prissiez un peu de peine. Je vous ai offert à la fois tous les défauts que le tems & le besoin de la louange vous auraient donné; ils vous ont guérie de la vanité, de la vanité qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable & la vieillesse si ridicule! c'est avoir gagné plus que je ne vous avais promis: puisse votre ame douce & sensible n'avoir jamais besoin

des exemples de la vertu pour se porter au bien! je vais vous rendre à vos états; mais avant de vous quitter, je veux, comme les bonnes meres, vous récompenser d'avoir travaillé pour votre bonheur : que souhaitez-vous ? — Aglaé lui demanda de rajeunir son amie ; mais la vieille refusa cette faveur, si son amant ne la partageait pas. — “ Je ne desire point de vivre,” leur dit-elle, “ je ne vous demande point “ des années: rendez-moi seulement “ les jours de mon bonheur, & que “ je meure celui où il cessera de “ m'aimer.” — La Fée combla ses vœux, lui rendit sa jeunesse, son amant, ses plaisirs, & ses peines. — Elle ramena Aglaé à sa mere qui, toujours aveuglée, la crut parfaite, & ne douta point qu'elle n'eut employé tout le tems qu'elle ne lui

avait pas vu perdre : elle remit sa couronne à sa fille, qui passa le reste de sa vie à douter d'elle-même, & à excuser les autres.

F I N.



